Le titre original de cet ouvrage est :

DIE EINSAMEN VON TERRA

Traduit de l'allemand par l'Arkonide Masqué
(Août 2008)

PERRY RHODAN N° 758

Les solitaires de la Terre

par William Voltz

Rencontre à Terrania-City : un extraterrestre retrouve les derniers hommes.

Vers la fin de l'année 3581, à une époque où la Terre a depuis longtemps disparu du Maelström d'Étoiles en s'abîmant dans le Gouffre, Perry Rhodan et plusieurs milliers de ses fidèles ont enfin regagné la Voie lactée, après une odyssée de plus de quatre décennies qui a conduit leur vaisseau spatial Sol à travers les étendues de l'espace. Après s'être informé de la situation régnant dans la galaxie d'origine de l'humanité, et en dépit des objections d'Atlan, le Terranien a décidé de lancer l'exécution du plan octodécennal imaginé par les Keloskiens, dont l'objectif final vise à libérer les peuples galactiques du joug des Larins.

Si les résultats de ce plan restent encore hypothétiques, la mesure des événements passés laisse supposer qu'il pourra être réalisé sans grandes difficultés. Mais retournons à présent sur le théâtre terrestre ! La planète s'est retrouvée dépeuplée après avoir chuté dans le Gouffre en même temps que Médaillon, Château-Goshmos et la Lune. De façon inexplicable, elle est réapparue dans une région inconnue du Cosmos.

Tous ces faits ont déjà été établis par Alaska Saedelaere, l'homme masqué, ainsi que par Douc Langur, un extraterrestre qui a atterri sur la Terre. Mais la planète n'est pas complètement privée de vie, car y vivent encore LES SOLITAIRES DE LA TERRE...

CHAPITRE I

" Voici le récit du moment où tout était en suspens, tout n'était que calme et silence ; tout était immobile, tout était tranquille et l'immensité du ciel était vide. "

Popol-Vuh (mythologie maya)

En s'éveillant, Sante Kanube constata avec soulagement qu'il était toujours immunisé. Il avait craint que les médecins de l'hôpital public n'eussent l'intention de lui administrer un traitement visant à le libérer des effets du *Comprimé*.

Après en avoir avalé une vingtaine de tablettes, il avait été saisi par une sorte d'ivresse. À partir de ce moment, il n'avait plus pensé ni agi comme un aphilien.

Un kadeux l'avait arrêté pour le conduire vers un établissement de soins.

L'espace d'un instant, Kanube avait cru qu'on allait l'exécuter. Mais à ce compte-là, il aurait fallu supprimer la plus grande partie de la population de Terrania-City, car le *Comprimé* y était maintenant vendu à pratiquement tous les coins de rue.

Comme il se trouvait toujours en vie, Kanube supposa que la chute de la Terre dans le Gouffre du Maelström n'avait pas encore eu lieu.

Pour la première fois depuis son réveil, il se concentra sur son environnement.

Le calme régnait.

L'intensité du silence surpassait tout ce que Kanube avait pu connaître par le passé : il était absolument total.

Effrayé, Kanube se demanda si un traitement trop brutal ne lui avait pas fait perdre le sens de l'ouïe. Il émit rapidement quelques claquements de langue.

Non ! constata-t-il avec soulagement. Il n'était pas sourd.

On l'avait probablement enfermé dans une pièce équipée d'une isolation acoustique. Cette précaution pouvait faire partie du traitement auquel les aphiliens l'avait soumis.

« Je ne veux pas redevenir aphilien ! » pensa spontanément Kanube. « Tout mais pas ça ! »

Sante Kanube était un Africain de 38 ans. Il mesurait à peine 1,70 mètre et était très musclé, bien qu'affichant une certaine corpulence.

Avant que le chaos ne se fût répandu sur la Terre, Kanube avait travaillé pour diverses sociétés en tant qu'inventeur et planificateur. Il disposait d'une vaste culture générale dans les domaines technique et scientifique, et il savait l'appliquer dans toutes les situations.

Plusieurs années auparavant, Kanube avait déposé l'invention numéro 2436/77 au service des brevets terranien. Celle-ci permettait d'enfiler en position allongée des chaussures pourvues de fermoirs encombrants (par exemple, les bottes des spatiandres pressurisés). À cet effet, Kanube avait mis au point une forme d'attaches particulière.

On lui avait parfois reproché de ne concevoir ses inventions que pour son confort personnel. Cette critique laissait Kanube parfaitement froid.

Sante Kanube se redressa sur son lit et regarda autour de lui. Il sentit une sourde pression à l'intérieur de son crâne, probablement une conséquence de son état d'ivresse. Il trouva étonnant que son immunité acquise contre l'effet Waringer fût demeurée intacte, bien que les effets du *Comprimé* eussent dû se dissiper depuis longtemps.

Kanube se trouvait seul dans une chambre à trois lits, dans laquelle régnait le plus grand désordre. Nul ne semblait plus se soucier de rangement. La pièce ne comportait pas de fenêtre, mais seulement un écran mural, présentement éteint. Kanube découvrit au-dessus de son lit le commutateur de mise en marche, mais lorsqu'il l'actionna, rien ne se passa. Il supposa que l'écran était en panne.

Kanube étendit ses jambes hors du lit en gémissant. Il avait toujours sur lui les vêtements qu'il portait au moment de son arrestation par le kadeux.

Kanube avisa une horloge-calendrier à cadran lumineux au-dessus de la porte. Elle indiquait la date du 4 janvier 3582.

L'Africain n'en crut d'abord pas ses yeux. Il se dit immédiatement que cette horloge devait être déréglée.

En effet, dès le 2 septembre 3581, lendemain du jour où il avait été arrêté par le kadeux, tous les savants s'accordaient pour dire que la chute de la Terre dans le Gouffre allait survenir d'un instant à l'autre.

Il était également impensable que Kanube ait pu rester inconscient tout ce temps sans mourir de faim.

Cette horloge ne fonctionnait certainement plus correctement !

Kanube fit le tour de son lit. Il avait faim et soif, mais il ne put rien trouver à manger sur les tables de chevet disposées auprès de chacun des lits.

Sans hésiter, Kanube alla jusqu'à la porte et l'ouvrit.

Il sortit dans le couloir. Il ne vit personne. Le silence de la chambre, qui accompagnait l'Africain jusque dans le couloir, commençait à le rendre nerveux. Le simple bruit de ses pas lui paraissait assourdissant.

Une large baie était disposée à l'extrémité du couloir. Kanube cligna des yeux sous l'effet de la lumière du jour. Il peina d'abord à croire ce que ses yeux lui révélaient.

Dehors, il neigeait !

L'inventeur ne sut que penser.

Il fit quelques pas et ouvrit la première porte qui se présentait à lui.

La pièce qu'il découvrit était déserte.

Kanube visita toutes les autres chambres jusqu'au bout du couloir, mais nulle part il ne trouva âme qui vive. Finalement, il ne lui resta plus que le cabinet de consultation. Kanube y entra. Un kadeux se tenait près de l'entrée, faisant manifestement office de garde. Kanube constata immédiatement que le robot été désactivé.

Le cabinet était doté d'un toit transparent. Celui-ci était brisé en un endroit et des flocons de neige avaient pénétré dans la pièce.

Kanube frissonna.

Il faisait froid ! La climatisation ne semblait plus fonctionner.

« L'hôpital a peut-être été attaqué par une horde de gens déchaînés », se dit Kanube. « À moins que les patients se soient révoltés et aient réussi à s'échapper ? »

Ces deux hypothèses étaient cependant aussi peu vraisemblables l'une que l'autre, car elles n'expliquaient en rien la situation actuelle de Kanube. Quelque chose d'autre avait dû arriver.

Lors de son admission, Kanube avait noté que sa chambre se trouvait au quatrième étage. Il n'imaginait pas que d'autres patients ou des membres du personnel soignant pussent encore se trouver dans l'établissement. Le bâtiment était complètement abandonné, comme si tous ses occupants avaient fui devant un danger indescriptible.

Alors que Kanube faisait demi-tour, son regard tomba par hasard sur l'horloge-calendrier accrochée au-dessus de l'entrée du cabinet médical.

Elle aussi indiquait le 4 janvier 3582.

« Peut-être ces horloges fonctionnent-elles correctement, après tout », songea Kanube avec un frisson d'effroi.

Il alla jusqu'au bout du couloir et regarda par la fenêtre.

La vue ne portait pas très loin depuis cet endroit, car de l'autre côté de la rue se dressait le puissant complexe du Centre mondial pour l'Alimentation. Il put tout de même constater que toutes les voies énergétiques des alentours étaient hors service. En outre, il n'y avait pas âme qui vive dans la rue qui longeait l'hôpital.

Kanube laissa glisser son regard le long des fenêtres du Centre, mais il n'y décela pas le moindre mouvement. Il semblait ne rester personne là-bas, exactement comme dans le voisinage immédiat de Kanube.

« Pourquoi ? » se demanda l'Africain avec accablement.

On avait peut-être évacué cet arrondissement de Terrania-City ?

Seule une raison impérieuse aurait pu justifier une telle décision.

Kanube chassa toutes ces pensées de son esprit. Il ne devait pas se laisser aller à des spéculations.

Il lui fallait découvrir au plus vite la vérité, afin de s'adapter à la situation.

Quelques glisseurs et voitures de transport se trouvaient dans la rue. Deux d'entre eux étaient renversés. Ce constat n'apportait rien de plus à Kanube. Avant même son transport à l'hôpital, de graves incidents s'étaient produits dans différents secteurs de la ville. Des émeutiers avaient causé d'importantes destructions.

Kanube abandonna son poste d'observation à la fenêtre.

Il dut emprunter l'escalier de secours pour gagner l'étage inférieur, car l'ascenseur ne fonctionnait plus. Au troisième étage se trouvaient les bureaux et les salles de l'administration. Eux aussi s'avérèrent déserts.

De toute évidence, les employés travaillant ici étaient partis en toute hâte.

Dans l'antichambre de la salle des archives, Kanube découvrit sept pilules sur une table.

« Des *Comprimés* ! » pensa-t-il, surpris. « Même ici, dans un établissement hospitalier dirigé par des aphiliens ! »

Toutes les horloges-calendriers équipant les bureaux indiquaient la date du 4 janvier 3582. Kanube trouva quelques journaux. Ils étaient quant à eux tous datés du mois d'août 3581.

Dans une salle d'attente, il mit la main sur une édition de l'*Universel de Terrania-City*. Sa date de parution était le 1er septembre 3581. Le titre imprimé en gros caractères tridimensionnels demandait : *LA FIN DU MONDE EST-ELLE POUR DEMAIN ?*

Les savants ont calculé que la catastrophe allait survenir le 2 septembre, lut encore Kanube. *La population des malades est devenue apathique à cause des effets du Comprimé.*

Kanube se laissa tomber dans un fauteuil pour lire l'intégralité du journal. Il était exclusivement consacré à l'approche de l'événement. Tous les articles avaient manifestement été rédigés par des aphiliens, car les individus qui prenaient le *Comprimé* y étaient partout condamnés avec des mots très durs. En lisant entre les lignes, Kanube comprit que le gouvernement n'était plus en mesure d'endiguer le déferlement de *Comprimés* qui s'abattait sur le monde entier. Dans un autre article, on spéculait sur les possibilités de survie après la chute dans le Gouffre. L'auteur s'y montrait très pessimiste.

Kanube replia le journal et le jeta sur la table. Il ferma les yeux pour réfléchir.

Une idée fantastique le traversa.

Et si la chute de la Terre dans le Gouffre du Maelström avait bel et bien eu lieu ?

Était-on réellement déjà le 4 janvier 3582 ?

L'Africain réalisa qu'il ne trouverait probablement aucune réponse à ces questions dans cet endroit. Il fit rouler son fauteuil jusqu'à une autre table et se saisit du vidéophone. Toutes les lignes étaient coupées. Kanube essaya de se mettre en liaison avec d'autres villes, mais personne ne répondit à ses appels.

Kanube plissa le front. Il ne s'expliquait cet échec que par une défectuosité de l'appareil.

Suivant une inspiration intérieure, il se rendit devant l'écran mural de télévision installé dans la salle d'attente. Il jeta de nouveau un regard sur les horloges et haussa les épaules.

Il alluma l'écran. Ce dernier demeura obscur. Soit qu'il était également en panne, soit que toute diffusion de programmes avait cessé.

Kanube nota qu'il commençait à trembler sous l'effet de la peur. Une pensée incroyable venait d'accroître son angoisse.

Quelque chose de terrible était certainement arrivé. Mais lui, Sante Kanube, avait été préservé de cet événement pour des raisons encore inexplicables.

À cet instant, un bruit se fit entendre.

Kanube tressaillit.

Non loin de lui, quelqu'un venait de tousser.

CHAPITRE II

Partagé entre la rage et la surprise, Jan Speideck sentait la douleur irradier depuis la pointe de son menton jusqu'à son occiput. Le coup porté par Cervison Gaalt l'avait proprement mis K.-O. C'était le premier *knock-out* que Speideck avait à subir depuis le début de sa carrière de boxeur professionnel.

Cela n'était surprenant qu'à première vue, car " Thor, le dernier boxeur professionnel " (ainsi que Speideck aimait à se faire appeler) n'avait jamais eu à affronter d'adversaire digne de ce nom, mais seulement des *sparring-partners*.

Les événements en cours dans le Maelström avaient manifestement rendu Gaalt un peu irascible, faute de quoi il ne l'aurait certainement pas frappé si violemment.

Jan Speideck releva péniblement la tête. Il se trouvait allongé sur le ring. Accrochée au mur, par-delà les cordes, une affiche dessinée par Speideck lui-même le montrait dans une attitude de combat, le torse nu et les poings enfilés dans ses gants. Le portrait était légendé en caractères rouge vif : *THOR, LE DERNIER BOXEUR PROFESSIONNEL*.

— Cervison ! appela Speideck. Viens m'aider à me relever !

Comme rien ne bougeait, Speideck explora le ring du regard.

Gaalt n'y était pas.

Speideck cracha son protège-dents et tourna lentement la tête. Il entendit le craquement des vertèbres dans sa nuque.

— Gaalt ! appela-t-il plus fort, car il songea que son partenaire se trouvait peut-être déjà sous la douche. Espèce de sombre brute...

« C'est drôle… » se dit Jan Speideck, saisi d'une impression étrange. Une notion comme celle de " sombre brute " lui avait été jusqu'ici totalement étrangère.

Instinctivement, il se mit à l'écoute de lui-même.

Quelque chose s'était passé en lui.

Une transformation !

Soudain, il considérait comme importantes des choses auxquelles il n'avait même jamais réfléchi auparavant. Son point de vue n'avait pas évolué vers plus de rationalité, mais vers une forme davantage émotionnelle.

Speideck comprit qu'il était désormais capable d'éprouver des sentiments qu'il n'avait encore jamais connus.

Il se releva.

— Cervison ! (À présent, il criait.) Est-ce que quelqu'un m'aurait fait avaler un *Comprimé* pendant que j'étais inconscient ?

Speideck avait toujours refusé de prendre le *Comprimé*. Il avait préféré passer à sa façon les derniers jours précédant la chute dans le Gouffre : ici, dans la salle d'entraînement de la tour Swallop.

Malgré cela, il était tombé malade. Il n'était plus aphilien. Bien qu'il ne disposât pour cela d'aucun point de repère direct, Speideck sentait qu'il avait été atteint de non-aphilisme.

Son malaise ne dura toutefois pas longtemps, car il commença à éprouver de la satisfaction quant à son nouvel état. C'était comme s'il se découvrait lui-même à nouveau, comme si les meilleurs côtés de sa personnalité étaient demeurés cachés jusqu'à maintenant, profondément enfouis en lui.

Et peut-être en avait-il vraiment été ainsi !

Speideck se releva et traversa le ring en chancelant. Pendant de longues secondes, il resta appuyé sur les cordes. Puis, il les enjamba et descendit dans la grande salle.

Speideck mesurait près de 2 mètres et était bardé de muscles. Dans son visage rougeaud, ses grands yeux bleu clair étaient surmontés de fins sourcils réduits à deux lignes fines. Son visage large présentait des traits presque grossiers et une excroissance de peau qui partageait son menton en deux n'ajoutait rien à sa séduction.

Les cheveux blonds comme les blés de Speideck lui tombaient jusque sur les épaules. Le boxeur les retenait grâce un bandeau en peau de serpent passé autour de sa tête.

Du pas alerte qui le caractérisait, Speideck se rendit jusqu'à la salle des douches, dont il poussa la porte. Gaalt n'était pas là, et rien n'indiquait que quelqu'un se fût douché au cours des dernières heures.

En s'aidant de ses dents, Jan dénoua les lacets de ses gants et en extirpa ses mains. Puis, il déroula les bandages qui entouraient ses poignets.

Peut-être Cervison Gaalt s'était-il effrayé de lui avoir porté un coup aussi violent et avait-il préféré partir.

Speideck regarda par la fenêtre. Dehors, il faisait nuit. Il trouva étrange de ne pas distinguer la lueur habituellement émise par le Gouffre.

En passant devant la porte, Speideck constata un fait curieux : la clef se trouvait encore dans la serrure. La salle était fermée de l'intérieur.

Si Gaalt était parti, comment avait-il pu verrouiller la porte de l'extérieur sans en avoir la clef ?

— Cervison ! cria Speideck. Pourquoi te caches-tu ?

Il se mit à fouiller toutes les pièces attenantes, mais il ne trouva nulle part son partenaire d'entraînement. Cependant, la porte fermée laissait penser que Gaalt ne pouvait pas s'en être allé.

Speideck songea qu'il avait pu reprendre momentanément conscience et ouvrir la porte à Gaalt. Mais il eut beau fouiller sa mémoire, il n'arriva pas à se souvenir d'un événement de ce genre.

Gaalt ne pouvait tout de même pas s'être évaporé !

Speideck alla de nouveau jusqu'à la porte. Il la déverrouilla et l'ouvrit. Il eut un mouvement de recul involontaire en se sentant enveloppé par un vent glacé. Des flocons de neige s'engouffrèrent dans l'entrée en tourbillonnant. L'extérieur était plongé dans une obscurité totale.

« Pourquoi les maisons environnantes ne sont-elles pas éclairées ? » se demanda le champion. Contrairement à la salle de sport, qui disposait d'un générateur d'énergie autonome, les bâtiments voisins étaient reliés au réseau central d'approvisionnement en énergie.

Ce service avait-il été interrompu ?

Pour des raisons de sécurité, peut-être ?

Speideck se rendit au vestiaire et tira sa montre-bracelet de la poche de sa veste. Il voulait savoir combien de temps il était resté inconscient.

Ses yeux s'élargirent quand il regarda le cadran.

4 janvier 3582 !

La trotteuse de sa montre avançait, ce qui prouvait que celle-ci n'était pas arrêtée. Visiblement, quelqu'un s'était permis une blague de mauvais goût en avançant sa montre de quatre mois. Sûrement une idée de Gaalt !

Speideck se rhabilla. Soudain, il se sentit perplexe. Il se demanda ce qu'il devait faire maintenant. Au-dehors, dans les rues, il traînait des milliers de fous qui avaient avalé des *Comprimé*s. Certes, les robots essayaient bien de maintenir l'ordre, mais ils avaient depuis longtemps perdu tout contrôle sur le cours des événements.

Speideck s'étonna de constater qu'en pensée, il sympathisait secrètement avec les gens devenus immunisés grâce au *Comprimé*. Peu de temps encore auparavant, il les aurait réprouvés.

Speideck avait changé d'une inexplicable façon depuis qu'il avait subi ce K.-O. Et ce changement ne se limitait pas à lui, il touchait aussi le monde qui l'entourait. Il ne se souvenait pas, par exemple, que des chutes de neige non programmées se fussent jamais abattues sur Terrania-City, sans même parler de ce coup de froid inattendu.

Qui se passait-il donc au-dehors ? Si les immunisés avaient encore été dans les rues, on aurait dû les entendre. Mais ce n'était pas le cas ! Un silence inquiétant régnait. Speideck se sentit gagné par la peur, alors qu'il n'avait jamais connu cette émotion de toute sa vie ! Depuis que, voilà vingt-six ans de cela, il était né et avait grandi dans une crèche de l'État…

Abstraction faite de sa marotte qui le poussait à se bâtir une carrière de boxeur professionnel, Speideck avait toujours été un aphilien modèle. Il s'était constamment rallié à l'idée d'un monde parfaitement aphilien.

Il avait peut-être vraiment laissé sortir Gaalt avant d'avoir complètement recouvré ses sens.

Pour en avoir le cœur net, il décida d'appeler Gaalt à son domicile.

Un petit bureau était installé à côté du vestiaire.

Speideck y entreposait tous les documents relatifs à sa carrière. C'était ici qu'auraient dû être signés les contrats, au cas où quelqu'un se serait enfin déclaré disposé à affronter " Thor ".

Mais tous les efforts de Speideck pour remettre la boxe au goût du jour n'avaient trouvé que peu d'échos dans la population aphilienne. Speideck s'était alors résigné à adopter le titre de " dernier boxeur professionnel ", tout en poursuivant son entraînement pour se maintenir en forme.

Du bout des doigts, Speideck pianota sur les touches électroniques chiffrées et composa le numéro de Gaalt. Sans résultat : l'écran demeura obscur. Gaalt n'était pas chez lui.

Speideck appela le bistrot dans lequel il se rendait fréquemment, mais là non plus, son appel ne reçut aucune réponse.

Speideck appuya sur la touche 0. C'était le numéro du service central des dérangements.

Une nouvelle fois, la ligne demeura muette.

Le réseau vidéophonique auquel était connecté le terminal de Speideck subissait certainement une panne. Cette éventualité était pourtant considérée comme impossible, se rappela Speideck, qui se demanda s'il n'était pas en train de vivre un rêve particulièrement réaliste.

La montre de Speideck indiquait 23 heures 04, mais cela ne voulait pas dire grand-chose.

Speideck finit de s'habiller et enroula une écharpe autour du cou. Comme il n'avait pas de couvre-chef pour se protéger du vent glacial, il chaussa simplement son casque de cuir rembourré.

Il sortit alors de la grande salle de sport.

Une fois dehors, il y voyait à peine. Le ciel était couvert de nuages. Aucune étoile n'était visible. La lueur du Gouffre avait disparu, comme si cet abîme menaçant du Maelström n'avait jamais existé.

Une grande partie de la ville était plongée dans le noir. Speideck ne put apercevoir que quelques lumières isolées. Elles ne brillaient qu'aux endroits disposant de générateurs d'énergie autonomes.

Pas un seul véhicule ne circulait.

La ville semblait être complètement morte, comme si elle avait été abandonnée d'un seul coup par tous ses habitants.

La peur de Speideck augmenta encore.

Comme malgré lui, il retourna dans la salle de sport et referma la porte derrière lui. Les effets combinés du froid et de la peur lui avaient coupé le souffle.

La neige collée sous ses semelles commença à fondre. Speideck fixa la trace humide sur le sol comme si c'était un phénomène incompréhensible.

« Je suis seul ! » pensa-t-il avec désespoir.

CHAPITRE III

Au milieu du silence absolu qui régnait dans l'établissement, le bruit de toux résonna comme un roulement de tonnerre.

Kanube se rendit compte que ce bruit était venu des étages inférieurs. Il n'était donc pas seul dans cet hôpital !

Kanube réfléchit à ce qu'il devait faire. L'inconnu qui venait de tousser pouvait faire partie d'un groupe ; un groupe d'aphiliens, par exemple… Rien que pour cette raison, l'Africain jugea opportun d'agir avec prudence.

Il resta un certain temps à tendre l'oreille. Le bruit ne se répéta pas, et le silence général demeura constant.

Kanube se dit qu'il s'était peut-être trompé. Il avait pu prendre pour un bruit de toux le son provoqué par la chute d'un quelconque objet sur le sol.

Kanube retira ses chaussures afin de pouvoir progresser silencieusement. Tenant ses souliers à la main, il s'avança dans le couloir.

Tôt ou tard, il serait bien obligé de descendre vers les étages inférieurs, poussé par son instinct de conservation. Car dans toutes les pièces qu'il avait visitées jusqu'à maintenant, il n'avait rien trouvé de comestible.

Dans une niche aménagée en haut de l'escalier, Kanube découvrit quelques outils. Il se saisit d'une grosse pince universelle, qui pourrait lui servir d'arme en cas de besoin.

Sante Kanube était bien décidé à préserver son état non aphilien par tous les moyens. Depuis qu'il avait pris le *Comprimé*, il avait clairement pris conscience que sa vie antérieure pouvait se comparer à celle d'une sorte de mort-vivant.

L'homme marqua une nouvelle pause en haut de l'escalier.

Il se demanda si on ne l'observait pas. Il fut traversé par la folle idée que tous ces événements pouvaient faire partie d'un traitement psychique qu'on lui administrait.

Mais les aphiliens ne se seraient probablement jamais donné autant de mal pour lui. Lorsqu'un traitement de courte durée n'apportait pas de résultat positif, les aphiliens avaient l'habitude d'éliminer les personnes gênantes ou bien de les enfermer dans un hospice.

Kanube descendit prudemment l'escalier.

Soudain, il perçut de légers sanglots.

C'était un bruit tout à fait identifiable.

Il se sentit presque bouleversé, car il savait qu'un aphilien n'aurait jamais eu l'idée d'attirer l'attention sur lui de cette façon. Mais sa raison reprit le dessus. En réfléchis-

sant, il se dit qu'il pouvait s'agir d'un piège, tendu par quelqu'un qui voulait l'attirer vers un destin funeste.

À présent, les sanglots montaient à intervalles réguliers. Ils semblaient être ceux d'une femme ou d'un enfant.

Kanube se remit à avancer lentement, tout en resserrant l'emprise de sa main droite autour de la pince.

Quelques secondes plus tard, il atteignit le corridor principal du deuxième étage. Le passage était désert, mais l'une des portes était entrouverte. Il s'agissait de l'infirmerie. Les sanglots venaient de cette pièce.

Kanube marqua un temps d'hésitation.

Au même instant, une détonation retentit dans l'un des bâtiments voisins. Le bruit fut si soudain que Kanube laissa échapper un cri et se jeta instinctivement sur le sol.

Il était encore dans cette position lorsque la porte de l'infirmerie s'ouvrit toute grande et qu'une jeune femme apparut sur le seuil.

Kanube la regarda comme s'il s'agissait d'un fantôme. Elle dirigea d'abord ses regards vers l'autre extrémité du couloir, dans la direction de bruit de l'explosion. Ensuite, elle tourna la tête et découvrit alors seulement l'Africain plaqué sur le sol.

Kanube songea immédiatement qu'il avait rarement vu une fille aussi belle. Il était difficile de lui donner un âge : elle pouvait avoir entre 15 et 25 ans. Elle était svelte, mais sa silhouette présentait des courbes tout à fait féminines.

Ses cheveux brun foncé étaient tressés en une lourde natte recouvrant sa nuque. Elle était vêtue d'un pantalon bleu et d'un pull-over noir, qui s'ornait à hauteur de sa poitrine de la lettre M, dessinée sous la forme d'un gros caractère ombré.

Kanube et la fille restèrent un certain temps à se dévisager mutuellement.

Puis, elle fondit en larmes.

Kanube se releva. Il se souvint qu'il tenait toujours sa pince à la main. Il la laissa tomber. Il eut la sensation de se retrouver dans une position plutôt ridicule, avec ses chaussures dans la main gauche.

La fille recula jusqu'au mur et s'y adossa. Elle enfouit son visage entre ses mains.

— Je... Je croyais qu'il ne restait plus personne ! parvint-elle à dire entre deux flots de larmes.

— Je le pensais aussi, répondit Kanube d'une voix sans timbre.

Il ne savait pas quoi dire de plus. Il était cependant certain de ne pas avoir affaire à une aphilienne.

Il en fut soulagé.

Il songea que la jeune fille pouvait certainement nourrir des craintes semblables à son endroit.

— Je ne suis pas aphilien, lui apprit-il.

Elle leva les yeux vers lui.

— Je l'avais remarqué.

— Ah ? s'étonna-t-il. Comment l'avez-vous deviné ?

— Comme ça... éluda-t-elle avant de prendre une profonde inspiration. Je suis heureuse d'avoir rencontré quelqu'un, surtout un immunisé.

— Je ne suis pas un immunisé, corrigea Kanube. J'ai pris le *Comprimé*. En fait, j'ai même largement dépassé la dose. C'est depuis ce moment que je suis comme immunisé. Et vous ?

— J'ai avalé vingt *Comprimé*s, expliqua-t-elle avec empressement. (Elle semblait heureuse d'avoir enfin trouvé quelqu'un à qui parler. Les mots se bousculaient sur ses lèvres.) Je me suis retrouvée comme ivre. Un kadeux m'a arrêtée et conduite ici. Ensuite, je ne me souviens de rien. Je me suis réveillée il y a quelques heures à peine.

— Nos parcours sont presque identiques, constata Kanube. (Il baissa les yeux vers sa main gauche.) Je peux remettre mes chaussures maintenant. Quand je vous ai entendue tousser, j'ai préféré me faire le plus discret possible.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Au fait, comment vous appelez-vous ? demanda Kanube après s'être rechaussé.

— Marboo, répondit-elle. Mon vrai nom est Mara Bootes, mais tous mes amis m'appellent Marboo.

Kanube examina son visage aux traits classiques entourant de grands yeux brun foncé.

— Marboo vous va beaucoup mieux, lui dit-il.

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Sante Kanube. Il n'y a pas grand-chose à dire de moi. (Il baissa les yeux.) Je... Je suis inventeur et planificateur.

— Moi, je ne travaille pas.

— Bah ! fit Kanube. Cela ne fait aucune différence.

Sans transition, elle tourna la tête et demanda :

— Où peuvent-ils être tous passés ?

— Je crois qu'une chose terrible a dû se produire, répondit Kanube. Pour l'instant, je n'ai pas pu établir avec certitude quelle est la date actuelle. De plus, je n'ai pas réussi à passer un appel vidéophonique, ni à capter un programme de télévision.

— Il semble n'y avoir personne dehors non plus, ajouta Marboo. Je suis sortie quelques instants dans la rue, mais tout était si désert et silencieux que je me suis de nouveau réfugiée dans l'hôpital.

— Je comprends.

Kanube était embarrassé. Il ne savait pas quelle attitude adopter vis-à-vis de cette fille. Leur situation était extraordinaire : deux individus complètement différents en apparence, ayant vécu de longues années avec une mentalité aphilienne, et se rencontrant à l'état d'immunisés dans un établissement hospitalier abandonné.

— Quel âge avez-vous ? demanda Kanube.

— Dix-neuf ans. (Elle le considéra d'un air scrutateur avant de laisser échapper un rire joyeux.) Vous aviez peur que je ne sois encore qu'une enfant, n'est-ce pas ?

— Pas exactement une enfant, dit-il un peu vexé. Mais quelqu'un de très jeune.

— Allons-nous devoir continuer à prendre le *Comprimé* pour conserver notre immunité ?

Kanube haussa les épaules d'un air d'ignorance.

— Quels sont vos projets ? voulut savoir Marboo.

— Il s'est passé quelque chose, répondit-il. Quelque chose de décisif… Nous devons découvrir quoi. Ensuite nous devrons nous adapter aux circonstances.

— Les habitants sont peut-être tous partis. Ils ont pu penser que la chute dans le Gouffre serait plus facile à supporter en dehors de la ville.

— Quelle idée bizarre !

— J'ai faim, dit-elle abruptement.

D'un côté, Kanube était heureux d'avoir rencontré un autre être humain, mais d'un autre, il se demandait pourquoi il était précisément tombé sur une fille aussi jolie. Sa proximité le troublait. Il se sentait freiné dans ses décisions. Pour être honnête, il dut s'avouer qu'il avait envie de l'impressionner.

— Commençons par nous procurer quelque chose à manger, dit-il sur un ton qu'il voulait ferme.

— D'accord, approuva-t-elle.

— Il nous faudra aussi des armes.

— Des armes ?

— Oui, confirma Kanube. Je suis convaincu que les aphiliens vont finir par réapparaître. Ils ne seront certainement pas très bien disposés envers nous en constatant que nous avons échappé à leur établissement de soins.

— Nous n'en sommes pas encore sortis !

— Non, mais c'est ce que nous allons faire.

Kanube faillit tendre le bras pour prendre la jeune fille par la main, mais il se retint.

— Venez ! lui lança-t-il vivement. Les cuisines doivent se trouver à l'étage du dessous. Nous pourrons nous y ravitailler avant de sortir explorer les alentours.

— Étant donné les circonstances, je pense que votre décision est la bonne, lui répondit-elle tranquillement. Cependant, cela ne signifie pas pour autant que je vous reconnaisse comme le chef.

Ses yeux s'étrécirent.

— Le chef de quoi ?

Elle le regarda d'un air hautain.

— Le chef de notre petit groupe.

La fureur s'empara de Kanube, au point qu'il perdit le contrôle de lui-même.

— Vous n'êtes pas obligée de rester avec moi ! s'emporta-t-il à l'adresse de la fille. Vous pourrez partir de votre côté dès que vous le voudrez.

— Oui, dit-elle simplement. Dès que nous aurons rejoint d'autres personnes, je vous laisserai. Vous ne me plaisez pas.

La colère de Kanube s'évanouit rapidement. Cette fille, qu'elle fût aphilienne ou non, était une créature égocentrique. Elle avait sans doute été habituée à voir les hommes lui tourner autour.

— C'est parfait, dit-il d'une voix calmée. Maintenant, venez. Il faut aller visiter l'étage inférieur.

Elle resta à ses côtés, ce qui donna à Kanube l'occasion de remarquer qu'elle avait une démarche très souple. Son corps était celui d'une sportive accomplie. Et son amour-propre était extraordinairement développé, bien qu'elle eût cédé aux larmes en se retrouvant seule.

Kanube décida de chasser Marboo de ses pensées.

Il était sûr qu'elle tiendrait sa promesse de le quitter sitôt qu'ils auraient rencontré d'autres rescapés. Et il aurait été absurde de croire qu'ils étaient les uniques habitants restés à Terrania-City.

Dans la cuisine, ils trouvèrent de quoi se restaurer. Le sourire aux lèvres, Kanube observa Marboo tandis qu'elle ingurgitait sans discernement tout ce qu'elle pouvait trouver de comestible. Elle semblait vraiment affamée. Kanube se contenta de deux tranches de jambon et d'une pomme. Puis, il alla chercher une sacoche et entreprit de la remplir de victuailles.

— Nos provisions, expliqua-il en réponse à un regard interrogatif de la jeune fille.

Elle écarta les bras.

— Si la ville est abandonnée, nous trouverons toujours bien de quoi manger, où que nous allions.

— Je n'en suis pas si sûr, répliqua l'homme, mécontent.

Elle le jaugea du regard.

— Il fait un froid de canard dehors, lui rappela-t-elle. Il va falloir trouver de quoi nous habiller chaudement avant de partir. Il est même tombé de la neige.

— J'ai peur que de nombreux contrôles ne soient tombés en panne, lui confia Kanube. Évidemment, je ne sais pas comment cela a pu se produire. Mais la situation est sans doute encore plus grave que nous ne pouvions le supposer jusqu'à maintenant. Avez-vous entendu l'explosion tout à l'heure ? Je suis sûr que c'est le générateur d'un système de contrôle défaillant qui a sauté.

Ils entreprirent de fouiller toutes les pièces. Marboo dénicha rapidement une thermoveste à sa taille. Pour Kanube, ce fut plus difficile. Finalement, il dut se contenter d'un pull-over chauffant.

Marboo l'observait avec un sourire en coin.

— Pourquoi ne dites-vous pas ce que vous pensez ? la rabroua-t-il. Je dois avoir l'air d'un gros Bibendum là-dedans, n'est-ce pas ?

Elle s'excusa immédiatement.

— Je dois m'habituer à éprouver des sentiments. C'est tout à fait nouveau pour moi. Vous verrez que bientôt, je ne perdrai plus si souvent le contrôle de mon expression.

Kanube fit une tentative inutile pour étirer le pull-over dans le sens de la longueur, mais il renonça.

— Nous devrons faire preuve de beaucoup de prudence une fois dehors, commença Kanube. (Il remarqua qu'il avait de nouveau adopté un ton de commandement, et il se corrigea immédiatement.) Avant tout, nous ne devrons pas nous séparer, afin de pouvoir nous mettre à l'abri ensemble à tout moment. Tant que nous ne saurons pas ce qui s'est réellement passé, nous devrons faire très attention.

Elle se contenta de hocher la tête.

Kanube passa le premier au moment de sortir dans la rue. La jeune femme avait raison. Il faisait froid, beaucoup plus froid que les stations du contrôle météorologique ne le permettaient habituellement.

L'homme s'arrêta juste avant la sortie et se retourna.

— Voyez, dit-il en baissant instinctivement la voix. Toutes les voies énergétiques sont arrêtées.

— De toute façon, plus personne ne circule, ajouta-t-elle.

— Hum… fit Kanube. Tout a l'air mort. Il n'y a pas quelque chose qui vous étonne ?

— De quoi voulez-vous parler ?

— La lueur du Gouffre ! On ne la voit plus. Ces derniers temps, on la distinguait même en plein jour.

Une expression de soulagement passa sur le visage de Marboo.

— La Terre est peut-être passée à côté du Gouffre, dit-elle sur un ton d'espoir. Ou alors, celui-ci s'est éteint avant que notre système ne tombe à l'intérieur.

Kanube ne répondit pas, car son idée était totalement différente. Mais elle était si terrible qu'il n'osait pas encore se risquer à l'exprimer.

— Je réfléchis au meilleur endroit auquel nous rendre, reprit-il en changeant de sujet. Avez-vous des amis ou des connaissances que vous voudriez voir ? Nous pourrions essayer de leur rendre visite chez eux.

— Ces aphiliens ? s'exclama-t-elle. Jamais !

— Ils ont peut-être eux aussi absorbé des *Comprimés*.

— Je ne crois pas, rétorqua-t-elle. En fait, je ne sais pas. Mais quoi qu'il en soit, je n'ai aucune envie de me retrouver en leur compagnie.

— Nous pourrions aller à mon agence, proposa-t-il sans conviction.

— Votre agence ?

— Mon bureau, si vous préférez. C'est là que je travaillais à mes inventions. Il n'est pas très loin d'ici.

Elle hocha la tête.

Kanube se demanda ce qui le poussait à retourner maintenant à son agence. Peut-être avait-il besoin de retrouver un environnement familier pour oublier tout cela.

— Là-bas, il y a le feu ! cria soudain Marboo.

Kanube regarda dans la direction qu'elle lui indiquait et il distingua de sombres panaches de fumée en train de s'élever au milieu des blocs résidentiels.

Il guetta vainement la sirène de la brigade de pompiers robotisée.

— Personne ne semble se soucier d'éteindre cet incendie, commenta-t-il d'une voix inquiète.

Il se souvint du kadeux désactivé qu'il avait vu dans l'hôpital. L'ensemble des robots avaient-ils cessé de travailler ? Cela n'aurait été possible que si Nathan leur avait envoyé l'ordre correspondant. Mais pourquoi le cerveau-robot lunaire aurait-il dû déconnecter toutes les installations vitales ?

Kanube secoua la tête. Ces réflexions ne le menaient nulle part.

Il désigna une rue latérale.

— Nous entrerons dans la prochaine station de transmetteur, proposa-t-il.

Marboo le suivit sans émettre d'objection. Kanube se retournait constamment sur ses pas, comme s'il s'attendait à être suivi. Mais le bruit de leurs pas sur le revêtement dur de la chaussée était le seul son audible dans ces rues désertes.

Kanube observait les maisons, mais il ne put y relever le moindre signe de vie.

Marboo sembla deviner ses pensées.

— Est-ce qu'ils ont évacué toute la ville ?

— Très possible, grommela-t-il. Je dirais même que c'est toute la planète qui a été évacuée.

— Nous n'avons vu aucun astronef ! se rappela-t-elle.

— En effet, appuya-t-il.

Une fois arrivés à la station de transmetteur, ils constatèrent que celle-ci n'était plus en service. Kanube considéra avec abattement les colonnes éteintes du transmetteur.

— Nathan a tout déconnecté ! Cela explique aussi ce temps pourri. Plus aucun contrôle ne s'exerce.

— Vous disiez que votre agence n'est pas loin d'ici, lui rappela Marboo. Nous pouvons aussi bien nous y rendre à pied.

À côté du transmetteur trônait une grosse horloge.

— Deux septembre, dix-neuf heures, trente-quatre minutes et onze secondes, énonça Kanube à haute voix. Cette horloge était alimentée par le réseau d'énergie à présent coupé. Cela nous permet de connaître l'instant précis auquel Nathan a cessé de veiller sur l'ensemble des systèmes.

Marboo plaça ses mains glacées devant sa bouche et souffla dessus.

— C'est curieux, dit-elle sur un ton pensif. Toutes les horloges disposant d'une alimentation autonome indiquent le 4 janvier. Alors que celles qui sont arrêtées affichent le 2 septembre de l'année dernière.

— Je sais à quoi vous voulez en venir, répondit sèchement Kanube. Mais nous ne pouvons tout de même pas être restés inconscients pendant quatre mois, seuls dans cet hôpital !

— Qui vous dit que nous étions inconscients ?

— Pardon ?

Elle lui jeta un regard en biais. Une expression qu'il ne lui avait pas encore vue venait de se dessiner sur ses traits. Kanube révisa son jugement initial sur la jeune fille. Elle était certainement plus intelligente qu'il ne l'avait supposé jusqu'à cet instant. Les paroles qu'elle prononça alors le confortèrent dans cette impression.

— Nous aurions pu être placés dans un état particulier. Un état de stase temporelle, par exemple.

Kanube se pencha légèrement en avant.

— Vous avez visiblement une idée derrière la tête, dit-il presque en colère. Vous mourez d'envie de me la dire. Alors, allez-y ! Qu'est-ce que vous attendez ?

— Très bien, expliqua-t-elle posément. La Terre est tombée dans le Gouffre.

Kanube sentit le souffle lui manquer.

— Oui, finit-il par répondre. Vous avez sans doute raison.

— Alors, je poursuis, continua-t-elle d'une voix presque monocorde. Non seulement la Terre est tombée dans le Gouffre, mais dans le même temps, tous ses habitants ont disparu. Il ne reste plus que vous et moi.

» Nous sommes les derniers êtres humains sur la Terre.

CHAPITRE IV

Quand il fit jour, Jan Speideck sortit de nouveau dans la rue et regarda autour de lui. Il forma de ses mains un cornet devant sa bouche.

— Est-ce que quelqu'un m'entend ? appela-t-il.

Il ne reçut aucune réponse.

— Merde ! lâcha Speideck d'une voix qui se réduisait cette fois à un croassement.

La solitude lui faisait peur.

Cette ville, avec toutes ses énormes constructions vidées de leurs habitants, lui paraissait menaçante. Speideck rentra instinctivement la tête dans les épaules.

« Où sont donc passés tous les gens ? » se demanda-t-il avec épouvante.

Maintenant qu'il découvrait en lui des sensations complètement nouvelles, il aurait eu besoin de se créer des contacts avec d'autres personnes. Il avait envie de parler avec quelqu'un. Si seulement il avait pu faire quelque chose pour retrouver le plus vite possible son ancien état d'aphilien… Mais Speideck ne le souhaitait pas vraiment.

En tant qu'aphilien, la solitude ne lui aurait guère coûté. C'était là le seul avantage qu'on pouvait trouver à l'aphilisme.

— Si les autres hommes ne viennent pas à moi, alors c'est moi qui irai les chercher, dit résolument Speideck.

Il retourna à la salle de sport et décrocha l'affiche de son cadre. Il l'enroula et la plaça sous son bras. À chaque fois qu'il s'absentait pour un temps relativement long, il emportait cette affiche avec lui. Il l'avait déjà exhibée dans les endroits les plus variés, sans jamais toutefois s'attirer un degré d'attention significatif.

La salle d'entraînement de Speideck se trouvait au centre d'un quartier situé sur le deuxième niveau. Il était étonné de ne voir circuler aucun véhicule. Les voies énergétiques étaient désactivées. Tout était silencieux.

Speideck entra dans une galerie marchande et chercha à s'orienter. Il devait progresser dans la pénombre, car à part la lumière du jour qui tombait par les fenêtres, aucune source lumineuse n'éclairait les lieux.

Le réseau électrique principal avait manifestement été coupé.

Dans une boutique de restauration rapide, Speideck trouva à manger et à boire. Il se sentit déjà mieux après ce repas. Il se permit même un sourire en pensant que cette manière de faire ses courses présentait un avantage majeur : on n'avait pas besoin de payer !

De toute façon, l'argent était un bien superflu dans une cité géante totalement dépeuplée.

Speideck s'équipa d'un sac à dos dans lequel il entassa de nombreux ustensiles. Il apprendrait bientôt que la plupart de ces objets n'avaient pas la moindre utilité dans une ville abandonnée, et il les remplacerait progressivement par d'autres plus adaptés.

Speideck ressortit de la galerie peu après neuf heures.

Le boxeur avait constaté que toutes les horloges encore en état de marche indiquaient le 5 janvier. Toutes les autres semblaient s'être arrêtées simultanément, le 2 septembre de l'année précédente.

La neige avait cessé de tomber, mais un vent froid mordait Speideck au visage. Il repoussa son casque protecteur en arrière sur sa nuque. Son but était un relais de transmetteur grâce auquel il pensait atteindre le secteur de la ville où il habitait. Il dut bientôt déchanter en constatant que le réseau de transmetteurs était hors service, tout comme les voies énergétiques. Il examina quelques glisseurs, mais ils étaient tous équipés de démarreurs à code. C'était là un problème insurmontable pour Speideck, dont les compétences techniques n'avaient jamais constitué le point fort.

Il déambula le long de la rue, jusqu'au moment où il aperçut un homme allongé devant la vitrine d'un magasin d'outillage. Speideck comprit immédiatement que cet homme était mort. Le cadavre devait se trouver depuis longtemps à cet endroit, car il était déjà entré en phase de décomposition.

« Les morts n'ont donc pas disparu en même temps que les vivants », se dit Speideck avec une ironie macabre.

Quelques heures plus tard, Speideck arriva devant le bistrot où il se réunissait de temps à autre avec Gaalt et d'autres personnes de leurs relations. Pour autant qu'il s'en souvînt, Speideck avait toujours trouvé ces réunions ennuyeuses et absurdes. Les aphiliens avaient peu de choses à se dire. Au fond, ces rencontres ne servaient qu'à satisfaire l'ego de chaque participant. Ce café était par ailleurs fréquenté par des femmes, qui avaient souvent fait à Speideck des propositions d'ordre sexuel.

« C'était comme une réunion de robots humains », songea Speideck avec amertume.

Il brisa la vitre de la porte d'entrée et passa un bras à l'intérieur pour déverrouiller la serrure. Puis, il poussa le battant.

— Cervison ! appela-t-il dans la salle déserte.

Comme Speideck s'y était attendu, il ne trouva personne à cet endroit. Le boxeur traversa le local et brancha la télévision murale, mais l'écran ne s'alluma pas. La radio refusa également de fonctionner.

Speideck ramassa un morceau de carton qu'il fixa devant le trou de la vitre, afin d'empêcher l'air d'entrer. Le climatiseur était alimenté par le réseau électrique public et ne fonctionnait donc plus. Le réfrigérateur était également arrêté et il n'y avait pas de lumière.

C'était sûrement l'endroit le moins indiqué pour y installer son quartier général, mais Speideck préférait cet environnement familier à n'importe quel autre.

Speideck alla dans les deux pièces du fond, celles où habitait Pethakor Ams, le propriétaire. La maison n'était pas rangée. Les restes décomposés d'un repas gisaient encore sur la table. Speideck entreprit de faire le ménage. Travailler lui faisait du bien, car cette occupation l'empêchait de penser à sa situation.

Quand il eut terminé, il revint dans la salle.

Il prit quatre verres sur les rayons et les remplit, avant d'en saisir un.

— Pourquoi ne pas faire comme si nous étions de nouveau tous réunis ici ? questionna-t-il avant de vider son verre d'un trait.

Speideck s'enivra.

Durant les quelques jours qu'il passa dans le bistrot, il fut presque toujours saoul. Il attendait de voir arriver quelqu'un, mais il restait seul.

Le silence et la solitude lui devenaient de plus en plus insupportables.

En plusieurs occasions, Speideck fut saisi d'accès de rage et se mit à casser les bouteilles et le mobilier. À la fin, l'alcool et l'accablement l'avaient tellement épuisé que ses mains tremblaient. Le miroir dans lequel il se regardait lui renvoyait l'image d'un visage bouffi et hérissé. Ses yeux rougis étaient enfoncés dans leurs orbites.

— Salut, Thor ! cria Speideck en brisant le miroir d'un coup de poing et se coupant avec les morceaux de verre.

Le lendemain, il avait épuisé ses réserves de nourriture.

Il avait oublié depuis combien de temps il séjournait ici.

La faim le ramena finalement à la raison. Il commença par se laver et se raser, puis il échafauda un plan qui devait lui permettre de partir à la recherche d'autres êtres humains.

Cette quête était avant tout motivée par son désir de retrouver une femme.

Auparavant, il n'avait recherché que des aventures à caractère purement sexuel, comme tous les autres aphiliens. Mais maintenant, tout était différent.

Dans une bibliothèque publique, Speideck se procura un plan de la ville. Il la divisa en deux douzaines de secteurs qu'il était décidé à fouiller de fond en comble. Il se rendait bien compte que cette entreprise lui demanderait certainement des mois, mais cela n'entama pas sa détermination.

Quelques solitaires erraient peut-être encore quelque part. S'ils ne faisaient aucun effort pour se trouver mutuellement, ils pourraient vivre des décennies dans cette affreuse ville morte sans jamais se rencontrer.

Speideck fixa son affiche à l'entrée du bistrot.

Chaque fois qu'il se mettait en route pour continuer ses recherches, il laissait son affiche bien en vue, car il se disait que quelqu'un pouvait passer en son absence.

" Arrête-toi ici, il reste quelqu'un de vivant. " Telle était la signification qu'il lui donnait.

Peu de temps après, Speideck avait déjà appris à rationaliser son entreprise.

Il grimpa sur les toits des plus hauts bâtiments et, au moyen d'une paire de jumelles, il y alluma des feux pour attirer l'attention sur lui.

Un jour (les horloges qui fonctionnaient encore lui disaient qu'on était le 10 janvier), Speideck trouva dans un musée une arme utilisant des projectiles explosifs. Il s'en empara. Grâce à elle, il put produire des signaux sonores audibles à de grandes distances.

En dépit de cette activité intense, la peur de Speideck augmentait.

Il craignait d'arriver au bout de la réserve de munitions de son arme avant d'avoir reçu une réponse.

L'idée d'être le seul survivant lui était insupportable.

CHAPITRE V

Mara Bootes fit d'emblée comprendre à Kanube qu'elle ne désirait pas cohabiter avec lui dans son agence. Sans dire un mot, l'Africain accepta de voir la jeune femme s'installer dans les bureaux d'une entreprise de nettoyage.

Le cinquième jour suivant leur rencontre, Marboo disparut complètement l'espace de quelques heures. À son retour, elle portait un grand panier rempli des objets les plus hétéroclites.

— Ce sont des objets personnels, expliqua-t-elle à l'inventeur. Je compte m'en servir pour rendre mes nouveaux appartements un peu plus confortables.

— Hum… fit Kanube en posant son regard sur le ceinturon que Marboo avait passé autour de sa taille, et auquel un petit désintégrateur était accroché.

— Ah ! oui, ça ? dit-elle avec désinvolture. Tu en as bien un, toi aussi. (Ils avaient pris l'habitude de se tutoyer.)

Kanube s'était procuré un radiant à impulsion dès le lendemain de leur départ de l'hôpital. Il voulait ainsi se protéger des chiens errants qui traînaient dans le quartier. Kanube redoutait également de voir bientôt surgir une invasion de rats dans la ville abandonnée.

Cette volonté de la jeune femme d'assurer sa protection personnelle était donc rien moins que naturelle, mais la vue de ce désintégrateur mit tout de même Kanube mal à l'aise.

L'Africain ne pouvait se débarrasser de l'impression que Marboo le rejetait. Elle le traitait comme un mal nécessaire. Malgré tout, leurs rencontres avaient toujours lieu à l'agence, et ils planifiaient tous leurs projets d'un commun accord (si l'on exceptait cette unique expédition de Marboo en solitaire).

Kanube ne lui avait rendu visite qu'une fois dans son logement, et il avait tout de suite senti qu'il n'était pas le bienvenu.

Ils portaient désormais en permanence des vêtements chauffants, car le temps devenait de plus en plus imprévisible. Deux jours plus tôt, une véritable tempête de neige s'était abattue sur la ville.

— Qu'y a-t-il ? (La voix de Marboo s'insinua dans ses pensées.) Cela ne te plaît pas que je porte cette arme ?

— Est-ce que tu sais t'en servir, au moins ? se renseigna-t-il d'un air grincheux.

— Regarde !

Elle dégaina son arme et tira une salve. De l'autre côté de la rue, une statue de bronze posée sur un piédestal, qui ornait un portail, fut réduite en poussière.

Le visage de Kanube se rembrunit.

— Quoi encore ? lui lança Marboo, provocante. Aurais-tu peur que le propriétaire vienne se plaindre qu'on lui a dégradé son entrée ?

— Il ne s'agit pas de ça, répondit-il. Je suis contre ce que tu viens de faire. Nous... nous devons maintenir un certain ordre. C'est indispensable, même si nous ne sommes plus que deux. Toute autre attitude serait immorale.

Elle rit d'un air de défi et fit feu derechef, en l'air cette fois. Puis, elle remit l'arme dans son ceinturon.

Kanube la regarda s'éloigner.

— Marboo ! appela-t-il.

Elle s'arrêta et tourna la tête.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais pas, déclara Kanube. Je pense parfois que tu es encore aphilienne.

Elle se contenta de rire avant de rentrer dans son bâtiment. Kanube laissa errer son regard le long de la rue. Il éprouvait une sensation de vide. Qu'est-ce qui le poussait à rester encore ici ?

Il envisageait de s'introduire d'ici peu dans Empire-Alpha.

Il espérait découvrir quelque chose dans cet ancien centre stratégique de l'humanité. Jusqu'à maintenant, il ne s'était pas encore ouvert de son projet à la jeune femme, car il n'était pas certain de l'emmener avec lui.

Il voulait lui donner une leçon : lui prouver qu'elle avait besoin de lui, d'une manière ou d'une autre.

En réalité, il espérait qu'elle allait le suivre. Mais comme il n'était pas certain de sa réaction, il n'osait pas se risquer à mettre son idée en pratique.

Sante Kanube avait récupéré trois lampes fonctionnant sur batterie et les avait installées dans son agence. Il en laissait toujours brûler une pendant la nuit, car il avait peur de rester seul dans le noir.

Il était un peu plus de minuit. L'Africain, allongé sur le dos, écoutait le hurlement de la tempête. Un convecteur alimenté par une batterie maintenait la chaleur de la pièce. Kanube avait disposé sa couchette dans la pièce principale.

Presque chaque nuit, la tempête soufflait. Kanube avait l'impression qu'elle devenait plus violente de jour en jour.

Ces tempêtes avaient déjà provoqué de gros dégâts un peu partout dans la ville.

Kanube caressait parfois le désir de faire quelque chose pour prévenir le délabrement qui menaçait Terrania-City.

Mais que pouvaient entreprendre un homme et une jeune femme, seuls contre les éléments déchaînés ?

Le destin suivait son cours. La véritable origine de ce chaos résidait dans le fait que Nathan avait manifestement cessé de fonctionner. Toutes les tâches qui incombaient normalement à la grande positronique lunaire n'étaient plus assurées.

De ce fait, Terrania-City avait été pratiquement privée de son centre vital. D'un point de vue technique, la capitale de la Terre était morte depuis longtemps.

Kanube se tourna sur le côté et essaya de chasser ces pensées de son esprit. Mais il n'arrivait pas à trouver le sommeil.

Entre-temps, il avait acquis la conviction que la Terre était tombée dans le Gouffre pour ensuite resurgir en un lieu inconnu de l'Univers. Au cours de ce processus, qui avait duré quatre mois, presque tous les êtres humains avaient disparu.

Cette énigme représentait sans aucun doute la plus mystérieuse de toutes.

Kanube continuait à espérer que l'humanité allait réapparaître, bien qu'il lui fût impossible d'imaginer comment cela pourrait arriver.

Un bruit dans l'entrée le fit sursauter.

Il se leva et alluma ses deux autres lampes. Puis, il enfila sa veste fourrée et tira le radiant de son ceinturon avant d'aller vers la porte.

— Qui est là ? appela-t-il.

— Marboo ! lui apprit une voix que recouvrait presque le mugissement de la tempête.

Kanube ouvrit la porte. La jeune fille trébucha sur le seuil. Kanube abaissa son arme. Il rattrapa Marboo et repoussa la porte du pied.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Le visage de Marboo était marqué par l'effort. Avec les conditions météorologiques qui régnaient, parcourir la courte distance qui séparait son logement de l'agence était une entreprise dangereuse.

Elle était hors d'haleine.

— Ça va aller ! dit Kanube. (Il la conduisit jusqu'à un siège et la libéra de l'emprise de ses bras. Puis, il l'aida à dépasser sa veste.) Je vais faire du café.

— Je vais craquer, expliqua-t-elle d'une voix atone. Je deviens folle. Je suis rongée par la pensée que nous sommes seuls dans cette ville horrible. Est-ce que tu comprends ça ?

— Oui, répondit Kanube. Je ne me sens pas beaucoup mieux moi-même.

— Il faut partir, Sante !

Il sourit faiblement.

— Pour aller où ? (Il alluma son réchaud électrique et y posa la cafetière.) Ce sera partout pareil.

— Alors, que pouvons-nous faire ? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Je veux dire : à quoi sert-il de continuer à vivre ?

— Nous attendons, répondit Kanube sans conviction. Nous attendons le retour de l'humanité.

— Elle ne reviendra pas !

— C'est bien possible.

Kanube reporta son attention sur sa tâche. Il faisait tourner la cafetière sur la spirale chauffante.

Marboo se leva et vint se placer derrière lui. Elle l'enveloppa de ses bras. Il ne résista pas. Étrangement, il n'éprouvait aucun embarras.

— Tu le regretterais, Marboo, finit-il par dire.

Elle se détacha de lui.

Il versa du café dans un gobelet. Pour la première fois depuis qu'elle était entrée, il la regarda franchement.

Elle prit le gobelet et l'entoura de ses deux mains pour se réchauffer. Puis, elle retourna à sa place.

Kanube désigna l'entrée de la pièce voisine.

— Tu peux dormir ici si cela t'aide à supporter la solitude.

— Je ne me suis jamais occupée des phénomènes spatiaux, dit-elle pensivement.

— Aucun aphilien ne l'a jamais fait !

— C'est pourquoi nous ne comprenons pas ce qui s'est passé. continua-t-elle en fermant les yeux. Nous n'avons pas les moyens de comprendre.

— À quoi veux-tu en venir ?

— On dirait que tout a été planifié à l'avance, réfléchit-elle à haute voix. La Terre fonçait vers le Gouffre. Tous les efforts entrepris pour évacuer l'humanité à bord de vaisseaux spatiaux ont échoué dans des circonstances mystérieuses. Ensuite, peu avant l'instant décisif, l'humanité s'est trouvée libérée de l'aphilisme grâce à un simple médicament, sur l'origine duquel on ignore tout. Et finalement sont arrivées la chute et la disparition.

— C'est peut-être un enchaînement de hasards.

— Non, répliqua-t-elle fermement. Je crois que nous sommes le jouet de forces qui échappent à notre entendement. Nous sommes trop empreints de préjugés et de représentations complètement erronées.

Kanube sourit faiblement.

— Que pouvons-nous faire de plus ?

— J'ai une idée qui ne me sort plus de la tête, lui apprit-elle. Ne crois-tu pas que quelqu'un pourrait avoir... volé l'humanité ?

♦

Le lendemain matin, la tempête était retombée. Kanube prépara le petit déjeuner et se rendit dans la pièce voisine pour aller réveiller Marboo.

— Je me sens mieux, lui dit-elle. Si cela ne te dérange pas, je vais emménager ici.

— Le petit déjeuner est prêt, éluda-t-il. Nous sommes le 12 janvier, à supposer que cette notion ait encore un sens.

— Hier soir... commença-t-elle. Je trouve bien que tu n'aies pas profité de la situation.

Kanube fronça les sourcils.

— Cela te gêne d'en parler ?

— Pas du tout, prétendit-il. Je me suis simplement demandé ce que tu aurais fait s'il y avait encore des milliers d'autres hommes en dehors de moi.

— Les inventeurs sont donc aussi des êtres sensibles ?

Au même instant, une détonation retentit.

— Ça venait de l'extérieur ! s'exclama Marboo.

Kanube revint dans son bureau et attrapa sa veste.

— C'était un projectile explosif ! cria-t-il. Quelqu'un a tiré un coup de feu avec une arme ancienne. C'est un signal. (Sa voix avait monté de plusieurs tons sous l'effet de l'excitation.) Quelqu'un veut attirer l'attention sur lui.

Elle sauta hors de son lit.

— Attends ! lui cria-t-elle. Attends-moi !

Mais Kanube franchissait déjà la porte. Son cœur battait à tout rompre. Quand il se retrouva dans la rue, il leva son radiant et tira plusieurs fois en l'air. La peur de ne pas être vu le rendait presque fou.

— Ici ! s'égosilla-t-il. Nous sommes ici ! Ici ! Ici !

Sa voix aiguë se répercuta sur les façades des bâtiments et fit naître des échos multiples dans les rues désertes.

Alors retentit le second coup de feu. C'était la réponse.

♦

Le degré de surprise éprouvé par Speideck lui fit comprendre qu'il n'avait pas réellement cru au succès de sa méthode. Il se trouvait à ce moment sur la terrasse d'un duplex et observait les rues en contrebas.

Quelque part au loin, quelqu'un avait appelé.

La voix était à peine perceptible, mais Speideck était certain de n'avoir pas fait erreur.

Le boxeur s'avança jusqu'au bord du toit. Il n'avait pas passé la nuit précédente dans son quartier général, mais dans un magasin d'optique. Il s'était trop éloigné du bistrot pour avoir le temps de rentrer avant la tombée du jour. En outre, il avait été surpris par une nouvelle tempête.

Speideck tira un second coup de feu pour faire à comprendre à l'inconnu qu'il avait entendu son appel.

Puis, il redescendit du toit. Tandis qu'il se précipitait vers le rez-de-chaussée en passant par l'intérieur de l'immeuble, il était tenaillé par la crainte de manquer cet inconnu. Le temps que Speideck atteigne la rue et tire un autre coup de feu en guise de signal d'orientation, l'étranger pourrait très bien s'être déplacé dans la mauvaise direction, empêchant ainsi leur rencontre.

Speideck courut si vite qu'il perdit presque l'équilibre dans l'escalier. Lorsqu'il atteignit enfin la porte de sortie, il se jeta contre elle de toutes ses forces. Le battant céda. Speideck ne perdit pas de temps à reprendre son souffle : il tira immédiatement un coup de feu en l'air.

Il s'immobilisa ensuite et tendit l'oreille, tout en reprenant haleine.

Il n'entendit rien. Il se sentit envahi par un début de panique. Venait-il de laisser échapper la chance qu'il avait tant espérée ?

Il se rappela alors qu'ici, au niveau de la rue, il ne pouvait pas entendre la voix de l'autre à une distance aussi grande qu'à partir du toit. Ce devait être l'explication.

Speideck ignorait de quelle direction était venue la voix. Il ne lui restait pas d'autre solution que d'attendre sur place, dans la rue, tout en tirant des coups de feu à intervalles réguliers.

L'étranger, qui semblait ne disposer d'aucun autre moyen que sa voix pour attirer l'attention, devrait trouver son chemin jusqu'à Speideck.

L'attente commençait à porter sur les nerfs du boxeur.

Il avait encore trois cartouches dans le magasin et sept chargeurs de rechange.

Dans cette ville, deux personnes séparées seulement par un bloc de bâtiments pouvaient très bien se croiser sans même s'apercevoir.

♦

Durant l'intervalle de temps prolongé qui sépara le deuxième et le troisième coup de feu, Kanube sombra presque dans le désespoir, car il croyait déjà ne pas avoir fait suffisamment de bruit pour se faire remarquer.

Il se tenait au milieu de la rue. À cet instant, il en était réduit à attendre. Un bruit de pas rapides s'approcha derrière lui.

Sans se retourner, il sut que Marboo le rejoignait.

Juste au moment où elle arrivait à ses côtés, le troisième coup de feu retentit.

Marboo allait dire quelque chose, mais Kanube l'arrêta d'un geste de la main.

Il attendit que l'écho se fût éteint. Dans les rues encaissées du centre ville, il n'était pas si simple de localiser l'endroit à partir duquel on avait tiré.

Kanube pensait cependant avoir déterminé la direction approximative du tireur.

Il se tourna vers Marboo.

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ? lui demanda-t-elle sur un ton de reproche. J'ai à peine eu le temps de fermer ma veste.

— Il y a des gens dans le coin, se justifia l'Africain. Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre leur trace.

Ils allèrent se placer exactement au centre de la rue pour se rendre bien visibles.

Une dizaine de minutes plus tard, un nouveau coup de feu claqua.

— Le tireur se trouve dans la rue parallèle à celle-ci, en direction du monument dédié à Marcus Everson, estima Kanube.

— J'ai eu l'impression que ce coup de feu venait de toutes les directions à la fois, avoua la jeune fille.

Kanube secoua vigoureusement la tête.

— C'est l'effet de l'écho.

Ils s'engagèrent dans une rue latérale. Soudain, l'Africain se figea sur place.

— Qu'y a-t-il ? voulut savoir Marboo.

Kanube la regarda. Le col de fourrure relevé de sa veste encadrait son charmant visage, qui s'était empourpré sous l'effort.

— Qui que ce soit, il est armé, déclara lentement Kanube. Je viens tout juste de réaliser que nous avons été trop pressés et imprudents. Ce ou ces inconnus pourraient être des ennemis : des aphiliens.

L'expression de soulagement qui s'était peinte sur leurs traits après l'attente fit soudain place à la préoccupation.

— Et pourtant... Pourtant, nous devons aller au-devant de ces gens, même si ce sont des aphiliens. Ils sont certainement aussi solitaires que nous. Dans les circonstances actuelles, peu importe qui ils sont. Ils seront de toute façon intéressés par une collaboration.

Kanube n'en était pas du tout convaincu. Il ne comprenait pas lui-même pourquoi il éprouvait tout à coup ce sentiment d'incertitude. Son instinct lui soufflait que des difficultés pourraient surgir à la suite d'une rencontre avec d'autres personnes.

Finalement, il se secoua et se remit en marche.

Ils arrivèrent au croisement de la rue latérale. Sur la droite, la rue grimpait en pente douce jusqu'au parterre circulaire où l'on avait érigé la stèle à Everson. Elle ne comportait pas de chaussée, mais seulement deux trottoirs roulants, qui avaient gelé sous l'effet du froid et étaient présentement à l'arrêt. Le mitan de la rue était planté de hauts érables.

— Là-bas ! s'exclama Kanube en indiquant la direction du parterre circulaire. Ils doivent se trouver quelque part par-là. Prenons le chemin sous les arbres.

À cet instant résonna un nouveau coup de feu.

— La détonation venait du côté des immeubles qui entourent le parterre, jugea Kanube.

« Si ce sont des hommes, ils vont vouloir violenter Marboo ! » pensa-t-il alors.

Cette idée le rendait furieux contre lui-même, mais il ne pouvait l'empêcher de s'incruster dans son esprit.

Alors qu'ils avaient presque atteint la pelouse, Kanube quitta le chemin semé de gravier et s'engagea sur le trottoir roulant.

Plus haut, à environ cent mètres de Kanube, un homme immense se dressait dans la rue.

— Par ici ! cria Kanube à Marboo, alors qu'il aurait volontiers fait demi-tour. Il y a quelqu'un !

La jeune fille émergea d'entre les arbres.

— Est-ce qu'il est seul ? se renseigna-t-elle après avoir aperçu l'inconnu.

— Aucune idée… grommela Kanube.

— Il y en a peut-être d'autres planqués dans les maisons.

— On dirait que tu redoutes un piège.

Entre-temps, l'étranger avait décelé leur présence. Il leur fit de grands signes avec son arme démodée et s'avança à leur rencontre.

Kanube sentit quelque chose se contracter en lui. Par réflexe, il porta la main à son ceinturon.

♦

Tout en avançant vers l'homme et la jeune femme, Jan Speideck se sentit gagné par la timidité. Il ne pouvait pas s'expliquer ce sentiment. Après une solitude de plus d'une semaine, il aurait dû accueillir cette rencontre avec joie. Mais il se sentait à peine ému. Il ne comprenait pas cet accès d'humeur imprévisible. Peut-être tenait-il au fait qu'on s'habituait très vite à vivre seul.

Quand il arriva plus près, Speideck se demanda si cet homme et cette femme formaient un couple.

Ils étaient très dissemblables, tout du moins extérieurement.

Speideck reconnut au premier coup d'œil la réelle beauté de la jeune femme. L'homme était un Noir grassouillet et de petite taille, au regard pétillant d'intelligence.

Speideck sentit une gêne intérieure rien qu'au spectacle d'une pareille compagne à ses côtés. Il détourna à grand-peine son regard de la jeune femme. Il se disait que la fixer trop intensément donnerait probablement une mauvaise impression de lui.

Speideck s'arrêta à quelques pas des deux étrangers.

Il sentit croître son embarras.

Le silence était devenu pesant.

— Salut ! croassa enfin Speideck. Je suis content de vous avoir trouvés.

« Quelle banalité ! » se dit-il, consterné. Un commentaire sur le temps qu'il faisait n'aurait pas pu sonner plus creux. Mais avec la meilleure volonté du monde, il n'avait rien trouvé de mieux à dire.

— Nous aussi, nous sommes heureux, répondit le Noir, dont le regard semblait s'être rivé sur Speideck. Je crois que vous n'êtes pas aphilien.

Speideck secoua la tête.

— Non. C'est-à-dire, je ne le suis plus. (Il faisait tourner son arme entre ses mains). Je m'appelle Jan Speideck. Je suis à la recherche des habitants de la Terre.

— Mon nom est Sante Kanube, se présenta l'Africain. Ma compagne s'appelle Mara Bootes.

Speideck crut percevoir une rage latente dans sa voix.

Soudain, la fille prit la parole.

— Sommes-nous les premiers que vous retrouvez ?

— Oui, répondit-il d'une voix atone. La ville est abandonnée.

— Pas seulement la ville : le monde entier... compléta Kanube.

Il avait dit cela sur un ton agressif, comme si Speideck portait une part de responsabilité dans la disparition de l'humanité.

— La Terre est tombée dans le Gouffre, continua Kanube. Pendant une durée d'environ quatre mois, elle est restée coincée je ne sais où. Puis, elle a resurgi en un lieu inconnu de l'Univers. L'humanité a disparu au cours de ce processus, à quelques exceptions près.

Speideck, qui ne s'était pas encore livré à des réflexions d'une telle portée, aurait souhaité trouver quelques arguments pour contrer Kanube.

— Marboo et moi nous sommes réveillés dans un hôpital, ajouta Kanube. Il semblerait qu'une surconsommation de *Comprimé*s nous ait épargné le destin des autres Terraniens. Et vous ?

— Je n'ai jamais pris le *Comprimé* ! s'exclama Speideck.

Il leur raconta son combat contre Gaalt et la façon dont il était revenu à lui.

— Je n'ai toujours pas compris comment Gaalt a bien pu sortir de la salle d'entraînement et refermer la porte de l'extérieur sans emporter la clef.

— Ce K.-O. vous a peut-être sauvé, dit pensivement Kanube. Ce que vous nous dites de Gaalt est en tout cas très intéressant.

Marboo s'immisça dans la conversation.

— Allons-nous rester encore des heures dans la rue ? (Elle désigna les maisons qui leur faisaient face.) Il y a deux ou trois petits restaurants de ce côté. Nous devrons bien sûr faire le service nous-mêmes, mais nous y serons plus à l'aise pour parler.

Speideck se fit violence pour ne pas la dévisager avec trop d'insistance. Pour la première fois, il prenait vraiment conscience du fait que la disparition de l'aphilisme s'accompagnait de la résurgence de sentiments difficilement contrôlables. Son aspiration à la présence d'une compagnie féminine, qui l'avait tenaillé durant ces derniers jours, avait soudain trouvé à se fixer sur une personne bien déterminée.

Il saisit un regard furtif de Kanube et comprit que celui-ci lui adressait un avertissement muet.

CHAPITRE VI

Bien que leur conversation n'en vînt à aborder ce sujet que des heures plus tard, il était déjà certain, juste après leur rencontre, que Speideck resterait avec eux. Kanube considérait ce renforcement de leur groupe avec des sentiments partagés.

Ce Speideck était sûrement un type convenable, certes pas particulièrement intelligent, mais original à sa manière. Il ne s'avéra pas en mesure d'apporter à Kanube des éclaircissements sur les événements survenus après le 2 septembre 3581. Seul le récit relatif à la disparition de son *sparring-partner* présentait de l'intérêt. Si Speideck ne s'était pas trompé, Gaalt avait disparu d'une salle fermée, comme s'il s'était simplement dissous dans l'air.

D'après tous les examens auxquels Kanube s'était livré jusqu'à maintenant, ce constat s'appliquait à l'ensemble de l'humanité. Cette dernière avait spontanément disparu au cours de la chute de la Terre dans le Gouffre du Maelström. Seuls quelques individus en avaient réchappé.

Quand il réfléchissait à ce problème, Kanube envisageait les hypothèses les plus folles.

Il avait pensé à un décalage temporel. Le reste de l'humanité vivait peut-être de seulement quelques fractions de seconde en avance sur eux. Il était également possible que ces vingt milliards de personnes eussent basculé dans d'autres dimensions ou dans des mondes parallèles.

Ou alors, lui-même et ses deux compagnons ne vivaient plus dans les dimensions habituelles, avait envisagé Kanube. C'étaient peut-être eux les exclus, alors que sur la Terre normale, les événements suivaient toujours leur cours habituel.

Il n'abordait ces sujets ni avec Marboo, ni avec Speideck, car il ne voulait pas leur compliquer inutilement la vie.

Speideck s'appropria un petit poste de police, situé à environ 200 mètres de l'agence de Kanube. Il fixa à l'entrée une affiche bariolée qui le représentait en tenue de boxeur. Kanube le soupçonna de vouloir ainsi se faire valoir auprès de Marboo. Mais comme il observait par ailleurs une grande retenue, ce soupçon ne se trouva pas confirmé.

L'apparition de Speideck conforta Kanube dans son idée que d'autres personnes devaient encore se trouver sur Terre, et qu'il devait exister des moyens d'entrer en contact avec elles.

Kanube conçut un plan destiné à les atteindre.

Il appela Speideck et Marboo pour leur proposer de se chercher un autre quartier général.

— Je pense à la résidence Cheryl, leur proposa-t-il. Elle se trouve dans le quartier commercial. Un centre pour radioamateurs est installé au dernier étage. Vous voyez où je veux en venir : nous trouverons là-bas de nombreux postes émetteurs fonctionnant sur batteries. Comme nous sommes trois, nous pourrons nous relayer pour que l'un de nous reste en permanence à l'écoute. Je suis sûr que dans d'autres parties du monde, d'autres personnes vont utiliser des postes de radio pour chercher à établir des contacts.

Marboo et Speideck ne trouvèrent rien à objecter à cette idée.

Le 15 janvier 3582, la petite troupe emménagea dans la résidence Cheryl.

Les rues de Terrania-City étaient couvertes de neige, et le thermomètre était tombé à douze degrés au-dessous de zéro.

INTERMÈDE

Après avoir découvert le système stellaire étranger surgi si soudainement, l'astronef solitaire de l'incarnation Clermac avait repris sa trajectoire originelle.

L'équipage avait envoyé par radio à sa station d'origine toutes les données collectées sur ce système. Sa tâche était ainsi remplie.

La réponse de Clermac arriva plus vite que l'équipage ne s'y était attendu.

Elle contenait l'ordre d'aller examiner de plus près cette formation apparue à l'improviste, et qui se composait d'une étoile et de deux planètes, dont l'une était elle-même pourvue d'un satellite.

À bord de tous les vaisseaux de l'incarnation Clermac, on n'était guère porté à la spéculation, et celui-ci ne faisait pas exception à la règle. L'équipage se contentait habituellement d'exécuter les ordres reçus sans poser de questions, ni réfléchir à leur signification. Mais cette fois, la rapidité de réaction des responsables rendit l'équipage pensif.

Bien qu'ils n'en parlassent pas entre eux, les membres de l'équipage se disaient *in petto* que cet ordre presque brusqué devait avoir une signification. On aurait presque pu supposer que Clermac s'était attendu à l'apparition de ce système stellaire !

À partir de ce constat de base, chaque membre de l'équipage était parvenu à ses propres conclusions.

Mais celles-ci n'entraient pas en ligne de compte. Nul ne posa de questions.

Immédiatement après la réception du message, on calcula une trajectoire entièrement nouvelle. Jusqu'à cet instant, le vaisseau n'avait effectué qu'une patrouille de routine aux frontières de la zone d'influence de l'incarnation Clermac. Mais à présent, il avait un but bien défini.

Les coordonnées du nouveau système stellaire étant connues, le tracé de la trajectoire ne présenta aucune difficulté.

Un autre élément donnait à réfléchir à l'équipage. En règle générale, on affectait des renforts aux unités de patrouille pour de telles opérations. Mais ce n'était pas le cas cette fois. Les spationautes crurent pouvoir en conclure que leur vaisseau abordait une région dépourvue de risques. Cela devait signifier que leur base de départ possédait des informations très précises sur la situation régnant dans ce système.

Un point d'interrogation demeurait tout de même : pourquoi l'incarnation Clermac ordonnait-elle d'aller examiner quelque chose qu'elle semblait déjà connaître assez précisément, si l'on s'en fiait à l'interprétation logique des dispositions qu'elle prenait ?

CHAPITRE VII

Le *Fureteur* volait lentement vers le nord-est. L'explorateur Douc Langur arrêtait son petit astronef à la verticale de toutes les plus grandes cités, afin d'y déceler une éventuelle présence d'indigènes. Jusqu'à maintenant, son entreprise n'avait pas été couronnée de succès.

Langur se trouvait encore sous le choc que lui avait causé la mort de l'unique indigène qu'il avait pu rencontrer sur cette planète. Il ne faisait aucun doute aux yeux de l'explorateur que c'était sa conduite maladroite qui avait causé cette mort.

Comme le lui avaient déjà montré ses observations précédentes, ce monde était parsemé de signes de destructions violentes des marques de civilisations. Mais elles n'étaient nulle part suffisamment importantes pour expliquer la disparition de tout un peuple aussi évolué.

L'absence des créatures étrangères intelligentes qui avaient créé tout cela préoccupait davantage Langur que tous ses autres problèmes. Comme il avait perdu le contact avec le *Module*, il pouvait consacrer tout son temps à la solution de cette énigme.

Langur était également travaillé en arrière-plan par le désir d'obtenir des informations sur sa propre identité, car il ignorait s'il était issu de créatures organiques ou s'il faisait partie d'une section spéciale de robots de recherche.

Cette question s'était jusqu'ici avérée insoluble pour lui, car sa commanditaire, l'Impératrice de Therm, avait fait effacer des pans entiers de sa mémoire et de celles de tous les autres explorateurs, afin de les empêcher de révéler à d'autres puissances l'emplacement de leur région d'origine (du moins était-ce là l'unique explication que Langur pouvait considérer comme satisfaisante).

Le *Module* parcourait la Boucle infinie, un périple qui lui avait fait traverser plusieurs galaxies et devait fournir à l'Impératrice de Therm des données statistiques relatives à la structure de l'Univers.

Le *Module* n'était pas revenu au point de rendez-vous convenu pour rembarquer le *Fureteur* et Langur à son bord. Par hasard, l'explorateur avait découvert un système solaire soudain surgi du néant et s'était mis en devoir d'étudier l'une des deux planètes qu'il comportait.

Le travail actuel de Langur se distinguait fondamentalement des tâches qu'il avait exécutées auparavant. Avant sa séparation d'avec le *Module*, Langur s'était contenté de mesurer et d'enregistrer, d'une façon purement passive.

Maintenant, tout était différent.

La situation de Douc Langur l'amenait à se colleter activement avec les problèmes.

Si l'on oubliait le fait qu'il n'avait plus que peu de chances de revoir un jour sa galaxie d'origine, sa situation d'explorateur s'était nettement améliorée.

Le *Fureteur* survolait en ce moment une ville de taille moyenne. Langur avait désopacifié la proue hémisphérique de son petit vaisseau et allumé les écrans d'observation. De cette façon, il put se faire une image assez exacte de ce qui se passait au niveau du sol.

Et c'était bien peu de choses !

Toute vie était absente entre les complexes de bâtiments de la ville. Toutes les installations techniques avaient aussi cessé de fonctionner.

Langur tira Logikor de la poche de son ceinturon et le brancha.

— Une autre ville… annonça-t-il au petit ordinateur. Elle ne se distingue pas de toutes celles que nous avons survolées jusqu'ici.

La sphère informatique pulsante garda le silence. Elle n'avait pas été questionnée directement et la remarque de Langur ne lui apportait aucune information supplémentaire.

— Tout de même, il se dégage graduellement une certaine image, continua l'explorateur. Je vais t'expliquer ce que je veux dire.

» La civilisation dont nous trouvons partout des traces était globale et extrêmement complexe. J'en conclus que ses installations techniques n'étaient pas contrôlées à l'échelle locale. Il doit exister une espèce de grande centrale, à partir de laquelle tout était gouverné.

— Oui, approuva Logikor.

— Poursuivons notre réflexion, reprit Langur, qui commençait à se passionner pour sa propre théorie. Supposons qu'une terrible catastrophe ait frappé cette centrale. Bien entendu, nous n'avons aucun moyen d'imaginer les causes ou la date de survenue de cette catastrophe, mais nous pouvons supposer qu'elle a eu lieu. Elle a alors entraîné l'arrêt de toutes les fonctions techniques vitales de cette civilisation. (Langur s'avança sur son siège). Cela pourrait expliquer la disparition de ces êtres inconnus. Comprends-tu, Logikor ? Ces étrangers n'auraient pas été en mesure de réparer les dégâts. Ils ont donc été contraints de quitter leur monde.

— Par quel moyen ? se renseigna le calculateur.

— Eh bien... probablement avec des vaisseaux spatiaux !

— Il y a une faille dans ce modèle de pensée, diagnostiqua Logikor. Si nous supposons que toutes les installations techniques de ce monde étaient dirigées à partir d'une centrale unique, celle-ci devait aussi contrôler les vaisseaux spatiaux.

— Naturellement ! siffla Langur. C'est parfaitement exact. Il faut tout reprendre à zéro. On pourrait envisager que la catastrophe ait non seulement touché la centrale, mais aussi tous les habitants.

» Les autochtones étaient peut-être reliés à leur centrale d'une manière incompréhensible pour nous. N'est-il pas imaginable qu'ils en aient dépendu à un point tel que sa défaillance a purement et simplement provoqué leur disparition ?

— Comment ? demanda Logikor. Les choses ne peuvent disparaître que selon des lois bien déterminées.

Langur suivait obstinément le fil de son raisonnement.

— Je pense au *Module*, expliqua-t-il. Supposons que ses gouvernes principales tombent en panne. L'équipage l'abandonnerait en partant à bord de tous les *Fureteur*s. Une créature étrangère qui découvrirait le *Module* aurait probablement du mal à expliquer son état d'abandon.

— Seulement jusqu'au moment où elle trouverait la salle des gouvernes et constaterait les dégâts. Elle pourrait alors en déduire ce qui s'est passé.

— Exactement ! siffla Langur sur un ton de triomphe. Nous sommes confrontés à un problème similaire. Si nous trouvons cette centrale, nous pourrons l'expertiser. Et nous en saurons alors certainement beaucoup plus.

L'ordinateur n'éleva aucune objection.

— Nous allons nous diriger vers la plus grande ville de cette planète pour l'inspecter de fond en comble, annonça Langur, exprimant ainsi une décision qu'il mûrissait depuis longtemps. C'est là que la centrale doit se trouver.

Il opacifia la coupole de proue et se retira dans le caisson antigrav pour se détendre.

Le pilote automatique conduisait avec sûreté le *Fureteur* vers son but.

CHAPITRE VIII

Le dernier étage de la résidence Cheryl culminait à 120 mètres d'altitude. De nombreux bureaux étaient aménagés à proximité du centre pour radioamateurs, si bien que Kanube et ses deux compagnons n'eurent aucune difficulté à s'aménager des quartiers confortables.

Dans un magasin situé aux étages inférieurs, Kanube et Speideck récupérèrent un réfrigérateur fonctionnant sur batteries et l'installèrent dans leur nouveau domicile. Kanube veilla à le remplir de provisions.

— La météo est imprévisible, expliqua-t-il. Il est possible que nous devions rester enfermés pendant des jours entiers. Cet immeuble n'abrite aucun magasin d'alimentation. Il est donc préférable de prendre nos précautions.

Sur le toit, les deux hommes allumèrent un grand feu qu'ils abritèrent des intempéries en se servant de plaques ignifugées arrachées aux panneaux de protection anti-incendie. Ce feu devrait être entretenu en permanence, car Kanube n'excluait pas la possibilité qu'un survivant pût un jour passer au-dessus de la ville à bord d'un glisseur. Le signal du petit groupe devrait donc être visible à tout moment.

Tandis qu'ils disposaient les plaques pour les attacher ensemble, Kanube avait l'impression que Speideck gardait quelque chose sur le cœur. Il craignait que cela n'eût un rapport avec Marboo, car la façon qu'avait le boxeur de regarder la jeune femme ne laissait planer aucun doute sur ses sentiments.

Jusqu'à maintenant, Speideck avait reconnu Kanube comme leur chef et avait fait preuve de réserve.

Kanube se hâta d'achever le travail, car il voulait s'épargner une conversation désagréable. C'était la fin de l'après-midi. Durant un bref instant, le plafond de nuages, presque toujours compact habituellement, s'était déchiré.

— Quand commencerons-nous à émettre ? interrogea Speideck.

— Demain, répondit laconiquement Kanube.

Il avait entre-temps examiné tous les postes de radio et en avait sélectionné un.

Quand ils eurent achevé leur travail, Kanube lança quelques barres de combustible supplémentaires sur le feu. Il se les était procurées dans une boutique d'articles sportifs située dans les étages supérieurs de la résidence Cheryl.

— Il suffira de venir ici tous les trois jours pour entretenir le feu, dit-il.

— Quels sont vos rapports avec Marboo ? questionna Speideck tout à trac.

Kanube ferma instinctivement les yeux. Il s'était attendu à une question de ce genre. Soudain, il comprit qu'il avait peur de voir Speideck conquérir Marboo.

Kanube ne voulait à aucun prix perdre la jeune fille. Il lui paraissait presque insupportable de ne pas pouvoir se prévaloir vis-à-vis de Speideck d'une relation particulière avec Marboo. Il se sentait en position d'infériorité, et cela le rendait furieux.

— Comment dois-je prendre cette question ? répliqua-t-il à l'autre homme.

— Vous le savez bien, dit Speideck. Je ne crois pas que vous ayez un droit quelconque sur elle. Je n'ai donc à prendre aucun égard.

Kanube resta interdit. Il sentit le sang lui monter à la tête.

Speideck lui sourit.

— Je ne veux pas déclencher un conflit. C'est pourquoi je préfère en discuter à l'avance avec vous.

— Hum ! grommela Kanube.

Il était tout bonnement incapable de trouver quelque chose à dire.

Speideck quitta le toit. Kanube était conscient qu'il avait manqué l'occasion d'émettre une protestation. Il suivit Speideck à l'intérieur du bâtiment. Avec soulagement, il constata que Marboo n'était pas dans la salle radio. Ils avaient choisi cette vaste pièce comme salle commune. L'émetteur choisi par Kanube s'y trouvait.

Speideck se retira dans son appartement.

La question qui se posait désormais à Kanube, c'était de savoir si cela avait encore un sens de rester avec les deux autres. Si Speideck réussissait son coup, Kanube serait réduit au rôle de faire-valoir. Cette position lui apparaissait comme insupportable.

Kanube devait donc se séparer de Marboo et de Speideck.

Il serait volontiers parti sur-le-champ, mais il décida d'attendre jusqu'au lendemain matin pour former les deux autres au maniement du poste de radio. Il devait au moins leur laisser une chance de prendre contact avec d'autres survivants.

De son côté, Kanube avait l'intention de quitter Terrania-City et de se rendre dans d'autres villes pour chercher des rescapés. Il était décidé à ne pas dévoiler ses projets et à quitter discrètement la résidence Cheryl dès le lendemain.

♦

Le lendemain matin, ils prirent tous les trois leur petit déjeuner en commun. Kanube observa attentivement Marboo, mais il ne put constater aucun changement en elle. Elle se comportait avec naturel, comme à son habitude. Speideck n'avait donc probablement pas encore entrepris sa conquête. Pendant le repas, le boxeur adressa des compliments à Marboo, auxquels elle répondit par des sourires. Kanube ne disait rien, et gardait obstinément les yeux fixés sur son assiette.

Avant même que les deux autres n'eussent terminé, il repoussa soudain sa chaise en arrière. Après s'être essuyé la bouche du dos de la main, il dit :

— Il faut nous y mettre !

Marboo le regarda avec des yeux étonnés.

— Sante, nous avons tout le temps devant nous !

— Ce n'est pas une raison, grogna-t-il. Je ne veux pas attendre plus longtemps.

Il alla d'un pas pesant jusqu'au poste de radio et l'alluma.

— Il sera facile à utiliser, d'autant que nous nous contenterons d'émettre des signaux d'appel très simples. Dès qu'il aura commencé à fonctionner, l'un de nous devra rester en permanence auprès de l'appareil pour enregistrer les réponses éventuelles.

Il ajusta les circuits, tout en expliquant à Marboo et Speideck ce qu'ils devaient savoir.

— C'est vraiment simple. La batterie durera plusieurs années. Vous n'avez aucun souci à vous faire pour cela.

— Qui prendra le premier tour de garde ? demanda Marboo.

— Moi, répondit Kanube sur un ton bourru. Pendant ce temps, vous n'avez qu'à aller voir si vous trouvez un chat.

Quelques jours plus tôt, Marboo avait exprimé le désir d'adopter un chat. Un grand nombre de chats et de chiens, ayant perdu leur maître, erraient un peu partout dans la ville.

Kanube utilisa le souhait de la jeune fille comme prétexte pour rester seul dans leur quartier général. Sitôt que les deux autres seraient partis, il empaquetterait ses affaires et disparaîtrait.

Marboo sembla hésiter, mais Speideck la prit par le bras.

— Venez, Marboo, lui dit-il en l'entraînant doucement derrière lui.

Quelques minutes plus tard, Kanube se retrouva seul.

CHAPITRE IX

Le système de détection venait de réagir. Langur quitta son caisson antigrav et jeta un regard sur les écrans.

Il vit que le *Fureteur* planait au-dessus d'une ville immense.

Cette cité était notablement plus vaste que toutes celles visitées par Langur jusqu'à présent. Si l'on en jugeait à son étendue et à l'importance de son astroport, elle avait dû constituer la capitale de cette énigmatique civilisation.

L'explorateur désopacifia la coupole de proue et fit descendre son vaisseau.

Ensuite, il sortit Logikor et l'alluma.

— J'estime que plusieurs millions d'individus ont vécu à cet endroit, dit-il à son calculateur. L'administration d'une telle ville n'est pas envisageable sans un système informatique central.

— À condition que les besoins de ces inconnus aient concordé au moins approximativement avec les tiens ! lui fit remarquer Logikor.

Langur émit un sifflement plein de gaieté. En un clin d'œil, il venait d'oublier tout ce qui le tracassait. La fièvre de la recherche s'était emparée de lui.

— Comment imaginer que les habitants d'une pareille ville aient eu peu de besoins ? demanda-t-il à la sphère. La diversité des formes et des couleurs montre clairement que cette ville comporte peu d'installations collectives. Les êtres qui vivaient ici étaient des individualistes.

— Aucun système informatique ne peut satisfaire simultanément les besoins de plusieurs millions d'individualistes, jugea catégoriquement Logikor.

— Sur le plan matériel, c'est certain, concéda Langur. Mais pas sur le plan philosophique. Dans une ville de ce type, des tensions sociologiques impensables ont dû se manifester.

Cette fois, le calculateur ne répondit rien. Il lui était difficile de porter quelque jugement à propos de notions abstraites.

— Quand un aussi grand nombre de créatures intelligentes cohabitent sur un espace relativement limité, d'importants problèmes psychologiques doivent se faire jour, insista Langur. Toute civilisation évoluée aspire en général à la décentralisation. Mais celle-ci a fait exactement l'inverse.

— Ces conclusions sont trop hâtives.

— Peut-être, reconnut l'explorateur. Je dois me baser sur les renseignements qui sont à ma disposition.

Il devait faire attention à ne pas embrouiller Logikor, ni à l'attirer sur de fausses pistes. Si l'ordinateur se perdait dans un dédale de spéculations, il ne pourrait plus être d'aucun secours à Langur.

— Efface la dernière partie de notre conversation ! ordonna-t-il au calculateur. Je ne te donnerai plus que des renseignements concrets, afin que tu parviennes peut-être à un résultat.

Pendant un certain temps, il se contenta d'informer Logikor sur les nombres, les couleurs, les formes et les tailles des bâtiments. Il procéda de façon non systématique, car il n'était pas en mesure de juger quels édifices avaient eu des fonctions importantes et lesquels n'avaient servi que de logements pour les habitants.

Cependant, il put établir au bout d'un certain temps que la ville se divisait en plusieurs arrondissements dévolus à des fonctions différentes. Il ne vint pas à l'esprit de Langur que les architectes inconnus de cette ville avaient pu s'attacher à mettre en valeur l'importance d'un bâtiment par le truchement de signes extérieurs. Il s'aperçut vite que le rôle d'une construction ne pouvait s'apprécier ni à son étendue, ni à sa forme. Dans le meilleur des cas, son emplacement pouvait donner des indices déterminants.

Son emplacement et aussi un autre élément, inaccessible à Langur pour le moment : son contenu.

Au sein de la ville, il existait des places privilégiées, manifestement occupées par les principaux édifices.

Langur se mit en devoir de tracer une carte en relief de la ville, sur laquelle il entoura avec précision tous les quartiers importants. Le rôle de l'un des secteurs fut particulièrement aisé à comprendre : c'était celui qui entourait l'astroport.

Finalement, Langur disposa d'une carte assez précise de la grande cité.

Comme il l'avait supposé, la centrale qu'il cherchait existait bel et bien.

Ce secteur était si vaste, et était disposé de telle façon, que Langur était convaincu d'avoir trouvé la centrale informatique de cette civilisation.

Tous les repérages effectués à la hâte par l'explorateur lui montrèrent que la centrale ne fonctionnait plus. Elle n'était plus alimentée en énergie. La théorie de Langur, selon laquelle la disparition des autochtones inconnus était liée à la défaillance de leur centre informatique, semblait se confirmer.

Si l'on considérait le point de vue de Langur, son raisonnement était extrêmement subtil.

Cependant, la centrale qu'il avait trouvée n'était pas celle qu'il avait cherchée.

Car ses recherches empressées avaient dirigé Langur vers Empire-Alpha, en plein cœur de Terrania-City...

♦

Le *Fureteur* planait, immobile, au-dessus de la centrale identifiée par Douc Langur. L'explorateur avait entrepris le fastidieux travail statistique consistant avant tout en opérations de mesure, de localisation et détection. Toutes les valeurs recueillies étaient enregistrées pour être ensuite comparées. Langur comptait de cette façon se forger une image des fonctions assurées jadis par ce centre.

Tandis qu'il travaillait, Langur capta soudain un signal.

Il était diffusé dans la gamme des ondes courtes.

Langur fut si surpris qu'il glissa à bas de son siège.

— Cette fréquence se trouve dans la bande inférieure, annonça-t-il à Logikor. Je suis sûr qu'il s'agit de signaux artificiels.

— Nous pouvons supposer qu'il existe des milliers d'émetteurs sur cette planète, répondit le calculateur.

Langur ne voyait pas confirmée son idée d'avoir trouvé une preuve de l'existence d'être vivants.

— Là ! s'exclama-t-il comme le signal se répétait. Il arrive à intervalles réguliers.

— Cela semble indiquer qu'il s'agit d'un émetteur automatique.

— Oui, approuva l'explorateur, déçu. Tu as naturellement raison. Je vais tout de même essayer de repérer la position de l'émetteur.

— Cela va nous obliger à interrompre notre tâche actuelle. Il est contraire à nos habitudes d'abandonner un travail en cours.

— Il est inutile de me rappeler le code éthique de la recherche ! s'écria énergiquement Langur. Nous nous trouvons dans une situation extraordinaire, où il est nécessaire de s'adapter. Si nous faisions soudain une trouvaille fascinante, nous ne pourrions pas nous en occuper parce que nous serions concentrés sur la centrale ? Je ne peux pas accepter cette façon de faire !

— Je n'ai pas entendu parler d'une découverte fascinante, fit remarquer le calculateur.

— Si je ne savais pas que tu n'es rien d'autre qu'une petite machine insensible, je te qualifierais de haineux ! lui lança Langur, courroucé. De toute façon, je n'ai plus aucune envie d'entendre d'autres objections de ta part. Efface désormais toutes tes remarques sceptiques avant de les exprimer.

— En règle générale ou seulement dans ce cas spécial ?

— Seulement dans le cas qui nous occupe, Logikor.

Langur avait déjà établi que l'émetteur ne se trouvait pas dans la centrale qu'il avait découverte, mais bien au centre de la ville. Le secteur probable du point d'émission n'était pas spécialement repéré sur la carte établie par l'explorateur, ce qui signifiait qu'il ne devait avoir aucune importance particulière. Langur ne vit donc aucune raison de compléter ou de modifier les points qu'il avait notés sur son plan.

— Dès que nous saurons exactement où cet émetteur se trouve, nous changerons de place avec le *Fureteur*, décida l'explorateur. Nous avons déjà localisé le secteur concerné.

À peine quelques instants plus tard, Langur se mettait en route avec le *Fureteur*. Son but était programmé. Le petit vaisseau plana au-dessus des bâtiments de la ville. Langur, qui observait sans discontinuer les rues et les places, n'aperçut aucune créature intelligente. Seuls quelques grands animaux semblaient encore habiter dans la ville.

Alors qu'ils approchaient du lieu déterminé par Langur, l'explorateur vit qu'un feu brûlait sur le toit d'un haut bâtiment. Il attira l'attention de Logikor sur ce fait.

— Un autre signal, dit le calculateur. J'en déduis que quelqu'un veut attirer l'attention sur lui.

Langur était beaucoup trop excité pour répondre.

Il tourna à la verticale du bâtiment pendant un certain temps, mais il ne vit rien bouger.

— Posons-nous dans la rue devant cette maison, décida finalement le spationaute.

Au même instant, le souvenir de son expérience sur l'astroport désaffecté lui revint à l'esprit. Un nouveau contact ne se traduirait-il pas encore par des conséquences fatales ?

Logikor sembla aussi être saisi de scrupules, car il objecta :

— Ne serait-il pas préférable d'attendre ?

— Nous atterrissons, persista l'explorateur, campant sur sa décision. Cependant, je ne descendrai pas tout de suite du *Fureteur*, car je ne veux susciter aucun nouveau malentendu.

Il fit une nouvelle fois le tour complet du secteur. Mais en dehors des flammes qu'il avait aperçues, celui-ci ne contenait rien de sensationnel.

Le petit vaisseau descendit vers une rue en contrebas. Il se posa juste devant le bâtiment en haut duquel le feu brûlait.

Langur regarda au dehors à travers la coupole transparente.

Les bâtiments vers lesquels il dirigeait ses organes visuels avaient manifestement été érigés bien plus tard que ceux qui entouraient le vieil astroport, objet de sa première visite. Langur ne pouvait que considérer comme neufs les bâtiments qui formaient les deux côtés de la rue.

L'explorateur, assis dans son siège devant les contrôles, observait.

Si des créatures intelligentes se trouvaient dans les parages, elles découvriraient tôt ou tard le *Fureteur*. Peut-être même avaient-elles déjà aperçu le vaisseau et discutaient-elles pour savoir ce qu'elles devaient faire.

Langur se rendait compte que sa manière de procéder n'était pas tout à fait sans danger, car il devait toujours s'attendre à être attaqué. Mais il acceptait ce risque, car il ne concevait pas que des représentants d'une civilisation aussi évoluée attaqueraient aveuglément un visiteur étranger.

Langur continua à faire part de ses observations à Logikor. Le calculateur serait peut-être capable d'en tirer certaines conclusions.

Langur se demanda comment l'Impératrice de Therm aurait réagi, si elle avait su que l'un de ses explorateurs se trouvait sur ce monde situé à l'écart de la Boucle infinie.

♦

Sante Kanube était certain que Speideck et la fille ne rentreraient pas avant la tombée de la nuit.

En ce qui concernait la météo, la journée promettait d'être exceptionnellement calme. Kanube avait donc du temps devant lui pour sélectionner soigneusement son équipement et réunir tout ce qui lui paraissait indispensable.

Il n'avait pas l'intention de couvrir quotidiennement de grandes distances. Il n'y avait plus personne pour l'obliger à se hâter. En outre, il ne manquerait de rien.

Kanube remplit deux grands sacs, qu'il pourrait accrocher aux extrémités d'une sangle passée sur ses épaules. Il comptait bien trouver un véhicule en état de marche dès qu'il arriverait dans les quartiers périphériques de la ville.

Quand il eut achevé ses préparatifs, il se demanda s'il devait laisser un message derrière lui. Quelques formules mélodramatiques lui traversèrent l'esprit, mais il appréhenda de les mettre par écrit.

D'ici quelques jours, il essaierait peut-être d'établir une liaison radio avec Marboo et Speideck à partir de l'endroit où il se trouverait. Peut-être aussi serait-il alors en mesure de juger les choses avec un peu plus de distance.

Il quitta le local radio et sortit sur le palier.

En plus des puits antigravs, qui étaient naturellement hors service, la résidence Cheryl était équipée d'un ascenseur alimenté par des batteries, si bien qu'il ne fallut que quelques secondes à Kanube pour gagner le rez-de-chaussée.

Il arriva dans le hall d'entrée. Avant de continuer, il inspecta les alentours tout en tendant l'oreille. Les deux autres auraient pu être encore à proximité.

Quand il se fut assuré qu'il était bien seul, Kanube franchit la grande porte et sortit à l'air libre.

Là, il se figea sur place, car un spectacle totalement inattendu s'offrait à ses yeux.

Au milieu de la rue, juste devant la résidence Cheryl, un vaisseau spatial inconnu à l'aspect étrange s'était posé.

Kanube ne demeura immobile que quelques secondes. Il fit demi-tour et retourna précipitamment à l'intérieur du bâtiment.

♦

« Encore cette réaction de peur ! » pensa l'explorateur Douc Langur, déçu, après avoir vu l'étranger apparaître un court instant au pied du bâtiment et s'esquiver promptement.

— Exactement comme la première fois ! dit-il à Logikor avec irritation. Leurs astroports prouvent pourtant qu'ils ont poussé des explorations en dehors de leur propre système stellaire. Ils doivent donc bien savoir qu'il existe d'autres civilisations évoluées en plus de la leur.

— Les conditions qui règnent ici sont particulières, lui rappela Logikor. L'attitude de ces étrangers pourrait indiquer que leur civilisation a été détruite par une autre. Cela expliquerait aussi la disparition de toute la population.

— Je n'avais pas encore considéré l'affaire sous cet angle, avoua Langur.

Il se mit à réfléchir. Une puissance extérieure était-elle intervenue dans le destin de la civilisation inconnue ?

Langur sentit un signal d'alerte se déclencher en lui. Un danger qui avait chassé ou anéanti les habitants de ce monde ne devait pas être sous-estimé. Il devait diriger ses réflexions dans plusieurs directions à la fois.

— Je me demande si cet étranger vit seul dans cette maison, ou bien s'il a un congénère avec lui.

— Je manque d'informations pour le dire, répondit Logikor.

— Il va peut-être ressortir d'ici un certain temps, espéra Langur. Il avait l'intention de faire quelque chose. Tôt ou tard, il essaiera de nouveau.

Logikor décida d'aborder l'aspect stratégique de l'affaire.

— Nous avons choisi un emplacement défavorable pour le *Fureteur*. Il pourrait être facilement attaqué sans que nous puissions nous défendre de manière optimale.

— Je ne vais pas changer sa position maintenant !

Langur ne pouvait s'expliquer sur quoi reposait sa ferme résolution d'établir enfin ici le contact qu'il recherchait. Cela ne pouvait pas être lié uniquement à son problème

d'identité, il en était certain. Il était probablement mû par une pulsion inconsciente dont il n'avait pas encore élucidé les fondements.

Pour la première fois, il lui vint à l'idée que l'expédition le long de la Boucle infinie et l'apparition de ce système stellaire étaient peut-être en rapport. En se basant sur les seuls faits connus, cette hypothèse était tout simplement absurde, et il ne se serait jamais risqué à l'exprimer devant un cercle composé d'autres explorateurs. Toutefois, ici sur ce monde, rien ne l'empêchait de formuler les spéculations les plus fantastiques.

Comme le signal radioélectrique était diffusé sans interruption, Langur supposait que les habitants de ce bâtiment voulaient attirer sur eux l'attention d'autres individus isolés de leur espèce. Langur en conclut qu'il devait exister de petits groupes de survivants dispersés sur la planète. Peut-être même uniquement des solitaires, qui essayaient d'une manière ou d'une autre d'entrer en contact les uns avec les autres.

Avec ce constat, l'explorateur pouvait conforter sa conclusion selon laquelle la catastrophe était survenue dans un passé récent. Car si elle avait eu lieu plus tôt, les efforts des indigènes auraient été couronnés de succès depuis longtemps.

Langur était satisfait de posséder à présent de nombreux renseignements qu'il s'était jusque-là efforcé d'obtenir en vain.

Il était convaincu d'en apprendre encore davantage très bientôt. Il devrait tout de même faire preuve de patience. Il ne devait pas causer une deuxième tragédie.

Soucieux, il se demanda si la réaction de peur affichée par l'indigène apparu un bref instant dans la rue pouvait être due au fait que celui-ci aurait appris ce qui s'était passé sur l'astroport désaffecté.

Il réfléchit longtemps à cette possibilité, mais elle lui sembla finalement très improbable. Un seul indigène vivait encore sur le vieil astroport. Comment aurait-il pu prévenir son congénère ? Il aurait dû disposer pour cela d'un moyen de communication silencieux, fonctionnant sur des bases organiques et portant à de grandes distances.

L'émetteur, dont Langur captait toujours les impulsions, prouvait sans ambiguïté que ces créatures ne possédaient pas de moyens de ce genre.

Il s'ouvrit de ses réflexions à Logikor.

— Je pense également que la réaction apeurée de la créature était fondée sur ses émotions propres, et n'a pas été déclenchée par un message venu de l'extérieur, assura le calculateur pour confirmer l'hypothèse de Langur.

— Je ne ferai donc rien qui pourrait accroître cette peur, assura la créature quadrijambiste. Seule la patience peut nous conduire au but. Nous devons faire prendre confiance à l'indigène.

Ce qui était plus facile à dire qu'à réaliser… !

Que pourrait faire Langur si l'étranger se terrait dans le bâtiment et ne réapparaissait plus du tout ? Il était également possible que l'indigène empruntât une autre sortie et prît le large à l'insu de Langur. La créature était peut-être déjà en fuite.

— Nous nous y prenons mal, diagnostiqua l'explorateur avec abattement. Il existe certainement une clef pour approcher ces créatures, une méthode très simple.

— Qu'est-ce qui est simple ici ? demanda le calculateur. Pour nous, rien ne l'est. Sinon nous aurions déjà réussi.

Langur émit un sifflement prolongé, qui exprimait pour partie l'approbation et pour partie l'agacement. La façon qu'avait parfois Logikor de présenter ses arguments pouvait laisser croire qu'il considérait les choses d'un point de vue émotionnel.

— J'aimerais me trouver à bord du *Module*, dit spontanément Langur.

Le sentiment d'être solitaire et abandonné ne l'avait encore jamais autant oppressé qu'en cet instant. Mais il se devait de lutter contre cet accablement.

Un explorateur de l'Impératrice de Therm pouvait temporairement faire montre de désespoir, mais jamais il n'abandonnait.

♦

Kanube claqua toutes les portes derrière lui. Alors seulement, il remarqua que tout son corps tremblait. Cette vision inattendue avait généré en lui un profond bouleversement. Sans réfléchir, il avait repris l'ascenseur pour remonter vers les étages supérieurs. Automatiquement, il était revenu dans le hall des expositions.

Sa première pensée raisonnée fut que les signaux radio et le feu avaient attiré des envahisseurs !

Il faillit réagir de façon impulsive et couper l'émetteur. Mais son mode de pensée rationnel l'en dissuada à temps. Maintenant que leur quartier général était découvert, toute mesure de sécurité était dépourvue de sens.

Les questions se bousculaient dans son esprit. Qui étaient ces étrangers ? D'où venaient-ils et quels buts poursuivaient-ils ? Avaient-ils quelque chose à voir avec la disparition de l'humanité ?

Kanube possédait suffisamment d'expérience dans les domaines techniques et scientifiques pour être absolument certain que l'appareil qu'il venait de voir dans la rue était un vaisseau spatial. Et même un vaisseau spatial étranger…

Il se souvint de Speideck et de Marboo. Ils pouvaient revenir à tout moment au cours de la journée et voir la machine stationnée devant la résidence Cheryl.

Speideck serait-il capable de reconnaître cet engin pour ce qu'il était ?

« Non ! » pensa Kanube en réponse à sa propre question.

Peut-être Marboo devinerait-elle à quoi s'en tenir, mais le boxeur n'entendait rien à toutes ces choses.

Préoccupé, Kanube se demanda comment les deux autres réagiraient à leur retour. Pourvu qu'ils ne commettent pas d'erreur !

L'Africain commença à réfléchir à sa propre situation. Il était évident qu'on l'avait vu sortir du bâtiment. Le lieu d'atterrissage du vaisseau spatial ne laissait aucun doute sur le fait que le refuge du petit groupe avait été découvert.

Kanube remarqua que les paumes de ses mains étaient devenues moites sous l'effet de l'émotion. Il lui serait difficile d'agir sans céder à la panique. Et dans ces conditions, il n'arriverait à rien accomplir de positif.

Ce vaisseau avait dû se poser tout récemment. Speideck et Marboo ne l'avaient pas vu en partant, faute de quoi ils auraient fait demi-tour sans tarder.

Ses occupants avaient-ils attendu que Kanube se retrouvât seul pour pouvoir agir plus facilement contre lui ?

Kanube n'arrivait pas à chasser l'idée qu'à cet instant même, des créatures étrangères montaient l'escalier de la résidence Cheryl pour l'attaquer.

Kanube savait parfaitement pourquoi le choc avait sur lui des conséquences si durables. Au cours des jours précédents, il avait passé mentalement en revue toutes les éventualités possibles. Mais il n'avait à aucun moment envisagé l'apparition d'intelligences extraterrestres.

Durant plusieurs minutes, Kanube développa une activité fébrile.

Il verrouilla toutes les entrées, contrôla son radiant à impulsion et épia par la fenêtre. Celle-ci donnait sur la cour et ne lui permettait donc pas de voir ce qui se passait dans la rue. Il revint vers l'entrée et pressa son oreille contre la porte. Il ne perçut aucun bruit dans le couloir.

Kanube demeura un certain temps aux aguets dans cette position. Puis, il se détacha de la porte et grimpa sur le toit. Le feu brûlait avec régularité.

Il ne vit aucun appareil volant dans le ciel de Terrania-City. Kanube poussa un soupir de soulagement, car une vision alarmiste lui montrait déjà en pensée le spectacle d'une flotte entière de vaisseaux spatiaux étrangers planant sur la ville.

Kanube avança jusqu'au bord du toit. Il se pencha par-dessus la balustrade pour observer la rue en contrebas.

Le vaisseau spatial était toujours là.

Cette fois, l'inventeur prit le temps de l'examiner plus longuement.

La forme de l'appareil évoquait celle d'une massue. Sa longueur devait être d'une vingtaine de mètres. L'extrémité hémisphérique la plus large pouvait avoir un diamètre de huit mètres, alors que le bout étréci ne devait pas dépasser deux mètres.

« C'est un petit astronef ! » jugea lucidement Kanube.

L'idée qui découlait logiquement de cette constatation était rien moins qu'inquiétante : il s'agissait probablement d'une chaloupe. Le vaisseau-mère s'était déjà posé ailleurs ou était resté en orbite.

Aucun mouvement n'était visible auprès du vaisseau. Soit que l'équipage avait déjà débarqué, soit qu'il délibérait encore de ses prochaines actions.

« Stop ! » se dit intérieurement Kanube. D'où tenait-il la certitude qu'il existait un équipage ? Cet appareil pouvait tout aussi bien être un vaisseau-robot.

Tandis qu'il réfléchissait toujours, il entendit un sifflement aigu passer par l'embrasure de la porte menant au dernier étage de l'immeuble.

L'Africain sursauta.

« La radio ! » pensa-t-il en un éclair. Quelqu'un essayait de prendre contact avec lui. Était-il possible que les étrangers lui envoyassent un message ?

Kanube fut littéralement électrisé par cette idée.

Aussi vite que possible, il se précipita jusqu'à la station de radio et se laissa choir dans le siège qui faisait face à l'émetteur.

Il commuta hâtivement l'appareil en mode de réception. À sa grande surprise, l'écran incorporé à l'appareil s'alluma automatiquement.

Kanube découvrit un homme inconnu dont le visage était recouvert d'un masque.

— *Je croyais déjà qu'il ne restait vraiment plus personne sur la Terre !* dit l'étranger dans une langue heurtée. *Je m'appelle Alaska Saedelaere.*

♦

En tant qu'aphilien, Jan Speideck ne s'était jamais occupé d'animaux, chats y compris. En ce moment, le visage congestionné par l'effort et complètement hors d'haleine,

il se trouvait dans la cour d'un petit bungalow et se demandait pourquoi les chats s'avéraient si difficiles à attraper.

Marboo surgit dans la cour et regarda autour d'elle.

— Où est-il ? cria-t-elle à l'adresse de Speideck. Tu n'as pas réussi à le coincer ?

— J'ai essayé ! se défendit Speideck sur un ton peu avenant. Mais il s'est échappé. Il a bondi sur le mur. Maintenant, il est dans la cour de la maison voisine.

Il indiqua d'un geste de la main la direction correspondante.

— C'est déjà le troisième qui nous file sous le nez, commenta Marboo avec déception.

— Pourquoi veux-tu justement un chat ? se plaignit Speideck. Je suis prêt à tout faire pour toi, mais allons-nous passer toutes nos journées à courir derrière des chats ?

— Je veux un chat ! répéta-t-elle obstinément.

À cet instant, voyant la jeune fille debout devant lui, la tête rejetée en arrière et la bouche légèrement entrouverte, Speideck perdit le contrôle de lui-même. Il saisit Marboo entre ses bras pour l'attirer contre lui et l'embrasser.

Elle ne tenta pas de se défendre, et ne chercha pas non plus à se dégager de son étreinte.

Il la relâcha enfin, soudain très embarrassé et perplexe.

Elle le regarda sans montrer de surprise ni de colère.

— Rentrons, proposa-t-elle calmement. De toute façon, aujourd'hui, nous n'avons pas de chance.

Il lissa du plat de la main les poches extérieures de sa veste.

— Il faut que je te parle.

— Non ! refusa-t-elle. Je crois assez bien savoir ce que tu veux me dire. Et ce n'est pas ce que je veux entendre. Ni aujourd'hui, ni un autre jour.

Le visage de Speideck se rembrunit. Il était dégrisé et déçu. En outre, il se faisait des reproches. Il aurait dû s'y prendre autrement.

— Nous devons apprendre à gérer nos émotions, continua-t-elle. Depuis combien de temps sommes-nous non aphiliens ? Je dois d'abord me comprendre moi-même. Pour l'instant, je sais trop peu de choses sur moi et mes sentiments.

— Oui, admit-il avec embarras. Excuse-moi. J'espère que tu ne m'en voudras pas.

Elle secoua la tête.

Ils quittèrent la cour et sortirent dans la rue. Le quartier où ils se trouvaient faisait partie d'une zone résidentielle située près du centre ville.

Speideck jeta un regard à sa montre.

— Si nous arrivions à mettre un glisseur en marche, il nous serait possible de parcourir de plus grandes distances chaque jour.

Il était satisfait de pouvoir aborder un autre sujet. Marboo le suivit immédiatement sur ce terrain.

— Tu connais le problème : ces véhicules sont soit contrôlés par le réseau de circulation, qui est hors service, soit verrouillés par un code.

Speideck se tapota la poitrine.

— Quelque part dans notre corps se trouve un CIP. Je crois que celui-ci nous empêcherait de toute façon d'utiliser des machines du service public.

Sa voix tremblait. Marboo l'avait tutoyé. Speideck crut y voir une expression de sa bonne volonté. Peut-être n'avait-elle vraiment besoin que d'un peu plus de temps…

— Je donnerais cher pour me débarrasser de mon CIP. Il me rappelle trop l'époque de l'aphilisme.

" CIP " était l'acronyme de Codeur-Identifieur Personnel.

Ce circuit miniaturisé était implanté dans le corps de chaque individu au moment de sa naissance, afin qu'il puisse être facilement contrôlé par les forces de l'ordre.

Maintenant qu'il ne pensait plus comme un aphilien, Speideck ressentait le CIP comme un instrument particulièrement odieux. Le CIP et les robots kadeux avaient été les marques les plus infâmes de la société aphilienne.

Sur le chemin du retour vers la résidence Cheryl, Marboo et Speideck discutèrent librement du changement qui s'était produit en eux.

Speideck avait l'impression qu'ils avaient besoin de parler de ces problèmes, aussi bien l'un que l'autre.

Quand ils s'engagèrent dans la rue où se trouvait leur quartier général, Marboo s'arrêta comme si elle venait de prendre racine. Son visage s'allongea, mais elle n'émit aucun son. Speideck, qui avait noté avec inquiétude ce changement soudain d'attitude, la vit lever un bras pour désigner le bout de la rue.

Son attention avait été tellement accaparée par Marboo qu'il avait négligé d'observer leur environnement.

Il releva la tête.

Et alors, il le vit…

Un objet d'aspect étrange se dressait devant la résidence Cheryl. Une machine, ou quelque chose qui ressemblait à une machine…

— Que... qu'est-ce que c'est, frère ? bredouilla enfin Marboo, reprenant machinalement les formes en usage dans la langue des aphiliens.

— Je ne sais pas, répondit-il avec hésitation. (Un sentiment d'angoisse montait en lui. Une sourde menace semblait émaner de cet engin à l'air sinistre.) Je suppose que c'est Kanube qui a apporté cet appareil ici.

Marboo saisit la main de son compagnon.

— Jan, dit-elle à voix basse. Ce n'est pas Sante !

Il se contenta de hocher la tête, car il avait bien deviné lui-même que Kanube n'avait rien à voir là-dedans.

Lentement, il tira son fuseur de son ceinturon. En s'efforçant de donner à voix un ton de commandement, il dit :

— Allons voir ce que c'est.

Il sentit qu'elle lui résistait.

— J'ai... J'ai peur, Jan.

— Je sais, dit-il. J'ai peur moi aussi. Cela tient au fait que jusqu'à présent, nous pensions êtres seuls dans cette ville avec Kanube. Et voilà que nous découvrons la preuve qu'il y a quelqu'un d'autre.

— Je n'ai encore jamais vu une machine de ce genre ! s'exclama Marboo, les lèvres tremblantes. Les kadeux ont peut-être retrouvé notre trace.

— Absurde ! la contredit-il fermement. Tous les kadeux que nous avons vus jusqu'à maintenant ont été désactivés.

Il la regarda en esquissant un sourire.

— Nous ne pouvons pas rester éternellement ici, lui dit-il.

Il raffermit l'emprise de sa main autour de la sienne. Doucement, il entraîna la jeune fille derrière lui sans quitter la chose des yeux. Dans son autre main, son arme était prête à tirer.

♦

— Qui... qui êtes-vous ? bafouilla Sante Kanube, totalement pris au dépourvu. D'où m'appelez-vous ?

— *Je viens de vous dire mon nom,* lui rappela l'homme masqué. *Actuellement, je me trouve non loin d'une ville d'Afrique du Nord. Elle s'appelle Al Quatrun, ou quelque chose comme ça. J'ai eu des problèmes avec mon glisseur et j'ai dû interrompre mon voyage vers Terrania-City.*

— Terrania-City ! répéta Kanube abasourdi. (La tête lui tournait. Trop d'événements s'étaient produits en quelques minutes.) J'y suis... Je veux dire, c'est là que je me trouve.

— *Êtes-vous seul ?*

— Oui... Non ! bégaya Kanube. Je ne sais plus où j'en suis, vous comprenez.

Un effroyable soupçon lui passa par la tête et il demanda d'un air soupçonneux :

— Pourquoi portez-vous un masque ?

— *Vous n'avez jamais entendu parler de moi ?*

— Non.

— *C'est une histoire assez complexe,* expliqua l'homme à l'écran. *Je dois porter ce masque parce qu'une masse organique multidimensionnelle s'est incrustée dans mon visage. Sa seule vue fait sombrer les gens dans la folie.*

— Êtes-vous aphilien ?

— *Grand Dieu, non ! Je ne l'ai jamais été !*

« Je ne l'ai jamais été », se répéta en pensée Kanube, incrédule. Qui donc cet homme pouvait-il être ?

Kanube se souvint alors seulement de l'existence du vaisseau spatial étranger qui s'était posé dans la rue. Y avait-il un rapport entre celui-ci et l'homme masqué ?

— *Êtes-vous seul ?* demanda de nouveau Saedelaere.

— Il y a deux autres personnes avec moi, répondit Kanube comme poussé par une contrainte intérieure. Mais ils ne sont pas ici en ce moment. (Il continua avec un certain embarras.) Ils sont partis attraper un chat.

— *Un chat ? Pourquoi faire ?*

— Rien de particulier, répondit Kanube un peu gêné. La fille avait envie d'avoir un chat. Vous comprenez, ces deux autres personnes sont un homme et une jeune fille.

— *Êtes-vous les uniques habitants restant à Terrania-City ?*

— Probablement.

— *Où sont les autres ?*

— Quels autres ? interrogea stupidement Kanube.

— *Le reste de l'humanité !* précisa Saedelaere.

— Tous disparus… répondit l'Africain. J'ignore où ils sont partis. La Terre est tombée dans le Gouffre du Maelström. Depuis ce temps-là, ils ont disparu.

— *Nous allons maintenir le contact radio,* proposa Saedelaere. *Dans l'immédiat, il va falloir que je m'occupe de mon appareil. Dès que je l'aurai réparé, je vous rappellerai. J'espère pouvoir être près de vous dans quelques heures.*

— Ne coupez pas tout de suite ! s'exclama Kanube, bouleversé. (Les mots se pressaient sur ses lèvres) Il faut que vous m'aidiez.

— *À quel sujet ?*

— Voilà quelques heures, un vaisseau spatial étranger a atterri dans la rue qui longe le bâtiment où je me trouve.

♦

« Par la nature même des choses, il arrive souvent qu'une période de temps sans événements particuliers soit suivie du déclenchement simultané de plusieurs processus inattendus. »

Cette pensée se forma dans l'esprit de Langur quand il vit en même temps apparaître deux nouveaux indigènes à l'extrémité supérieure de la rue et une silhouette mal définie se profiler sur l'écran de son détecteur à longue distance.

L'attention de l'explorateur se trouva partagée pendant un bref instant.

La forme sur l'écran ne fut visible que fugitivement. Elle ne possédait pas de contours bien précis, mais Langur la classifia comme mobile, noire et immense. Il supposa qu'elle se trouvait en orbite planétaire. Avant qu'il n'ait eu le temps de l'examiner plus en détail, elle disparut de l'écran comme si elle n'avait jamais existé.

« Peut-être une station spatiale ? » se dit-il avant de reporter son attention sur les deux indigènes.

Ces derniers avaient très certainement aperçu le *Fureteur,* car ils s'étaient arrêtés et paraissaient discuter entre eux.

Douc Langur comprit immédiatement que les deux indigènes avaient pour but le bâtiment dans lequel se trouvait déjà leur congénère.

Pour un explorateur qui avait passé le plus clair de sa vie consciente à s'occuper de travaux statistiques, l'intensité dramatique de cet instant était tout simplement époustouflante.

♦

— *Comment est ce vaisseau spatial ?* voulut savoir Alaska Saedelaere.

Kanube le lui décrivit de son mieux, avant d'ajouter en conclusion :

— Il n'a pas été fabriqué de main d'homme, j'en suis sûr.

L'homme masqué ne demanda pas à Kanube d'où il tenait cette certitude. Il sembla accepter d'emblée son affirmation.

— *Une intelligence étrangère a découvert votre refuge,* commenta Saedelaere. *Nous ignorons les tenants et les aboutissements de cette arrivée, ainsi que sa signification immédiate. Mais je veux que vous soyez pleinement conscient de l'importance de cette rencontre. Des conséquences très importantes peuvent en découler.*

Marboo et Speideck mis à part, Kanube n'avait toujours eu affaire qu'à des aphiliens. De toute sa vie, personne ne lui avait parlé sur un ton aussi persuasif. C'était une expérience complètement nouvelle pour lui. Il constatait que quelqu'un pouvait transmettre la force de sa volonté en utilisant uniquement la parole. Instinctivement, il comprit que le masque porté par cet étranger ne devait pas être sa seule caractéristique sortant de l'ordinaire.

— *Ne prenez surtout aucune initiative !* lui recommanda Alaska Saedelaere. *Nous pouvons supposer que ces inconnus ne vont pas vouloir brusquer les choses. Ils vont avant tout observer. Je vais me dépêcher.*

Kanube déglutit.

— Que va-t-il se passer si les deux autres reviennent ?

— *Pouvez-vous les contacter par radio ?*

— Non.

— *Quelle poisse !* lâcha Alaska. *Les croyez-vous capables de se comporter raisonnablement ?*

— Difficile à dire... Mais je ne crois pas qu'ils aient une grande expérience. Ils ne vont peut-être pas du tout comprendre ce qui se passe. (Il réfléchit un instant avant d'ajouter.) Je pourrais monter sur le toit. De là, je pourrai observer la rue. S'ils sont vraiment sur le chemin du retour, je les verrai arriver. Depuis le toit, je pourrai leur crier de rester à l'écart du bâtiment.

— *Bien,* dit Alaska. *À présent, je dois interrompre cette conversation pour terminer de réparer le glisseur. J'arrive le plus vite possible.*

Kanube laissa échapper un soupir quand l'écran s'éteignit. D'une manière difficilement explicable, la vue de l'homme masqué lui avait redonné courage. Avec l'interruption de la communication, c'était un peu de cette nouvelle force intérieure qui s'éteignait chez l'inventeur.

Quelques secondes encore, Kanube regarda fixement le poste de radio. Puis, il se leva et se rendit sur le toit pour observer la rue.

Le vaisseau étranger n'avait pas changé de place. Aucun signe extérieur n'indiquait que les créatures inconnues eussent l'intention de déployer une quelconque activité.

Le regard de Kanube remonta le long de la rue, mais Speideck et la jeune fille n'étaient pas encore visibles.

Dans sa hâte, l'inventeur avait oublié d'enfiler un manteau. Le froid s'insinua rapidement sous le pull-over qu'il portait, mais Kanube n'osa pas redescendre pour aller chercher une veste chauffante.

Il craignait que Marboo et Speideck ne pussent apparaître durant ce laps de temps et déclencher une catastrophe.

Le temps passa. Kanube essaya de se réchauffer en battant la semelle et en remuant les bras.

Il espérait que ce Saedelaere allait bientôt arriver. Il savait cependant que la réparation d'un glisseur peut parfois se prolonger plus longtemps que prévu.

Alors que la morsure du froid le faisait déjà terriblement souffrir, il aperçut Speideck et Marboo qui arrivaient par une rue latérale. Ils ne remarquèrent pas tout de suite le vaisseau spatial. Mais bientôt, la jeune fille tendit le bras pour indiquer la direction de la résidence Cheryl.

À cette distance, Kanube ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient, mais c'était facile à deviner avec un peu d'imagination.

Le projet pour lequel ils étaient partis ensemble s'était manifestement soldé par un échec, car Kanube vit qu'ils ne ramenaient pas de chat avec eux. Il était absurde de penser justement à ce point maintenant, mais Kanube s'était souvent aperçu que dans les situations de danger, des détails sans importance avaient tendance à lui traverser la tête.

Il poussa un soupir de soulagement en voyant s'arrêter ses compagnons de fortune. Ils devaient sûrement discuter pour savoir comment se comporter. Kanube espéra qu'ils allaient prendre la décision de faire demi-tour ou, à tout le moins, d'attendre un certain temps.

Kanube aurait pu crier, mais il était peu probable qu'ils l'entendissent à cette distance. Un vent puissant soufflait, mais il venait de la direction par laquelle Marboo et son compagnon étaient arrivés.

« Restez où vous êtes ! » pensa désespérément Kanube.

Mais ses pensées ferventes ne trouvèrent aucun écho. Impuissant, il vit Speideck prendre la main de la fille et dégainer son fuseur.

Kanube gémit involontairement. Ni Speideck, ni Marboo n'étaient probablement en mesure d'évaluer correctement la situation. Cela pouvait s'avérer fatal.

En bas, dans la rue, l'homme et la femme se mirent en mouvement. Ils commencèrent à avancer lentement vers l'astronef étranger.

♦

Langur songeait avec espoir que cette prise de contact, qu'il avait tellement souhaitée, allait peut-être enfin pouvoir se produire maintenant.

Les indigènes qui venaient d'apparaître semblaient être moins farouches que leur congénère, qui avait préféré se réfugier dans un bâtiment. Leur assurance résultait sans doute du fait qu'ils étaient deux.

— Ils viennent par ici, annonça l'explorateur à Logikor. Ils ont sûrement l'intention d'établir des contacts.

— Plus vraisemblablement, ils veulent gagner le bâtiment dans lequel leur semblable se trouve déjà, objecta l'ordinateur.

— Très possible, admit Langur. Quoi qu'il en soit, c'est l'instant idéal pour me montrer.

— Que veux-tu faire ?

— Je vais sortir du *Fureteur*, expliqua le spationaute quadrijambiste. Naturellement, je me comporterai avec beaucoup de prudence pour que mon apparition ne soit pas prise pour une agression. J'ai l'intention de simplement me poster au pied du sas du *Fureteur*.

Logikor garda le silence. Il n'avait apparemment aucune opinion à exprimer sur ce plan.

Langur effectua rapidement ses préparatifs. Il voulait quitter le *Fureteur* avant que les deux indigènes ne se fussent trop rapprochés. Il leur serait ainsi plus facile de s'habituer à sa vue.

En principe, les représentants d'une civilisation développée n'auraient dû montrer aucune aversion foncière envers une créature étrangère, mais les précédentes expériences de Langur sur cette planète semblaient plutôt contredire cette thèse.

Langur ouvrit le sas et descendit du *Fureteur*. Il se posta juste devant l'astronef et ne bougea plus.

Les deux créatures qui approchaient dans la rue s'immobilisèrent de même en le voyant.

♦

— Mon Dieu ! s'exclama Marboo. Qu'est-ce que c'est ?

Speideck sentit une boule se former dans sa gorge.

Il ne pouvait pas distinguer exactement ce qui était sorti de la machine, car la chose se tenait dans l'ombre de la coque. Mais un point lui paraissait incontestable : cette chose était tout aussi bizarre que l'appareil duquel elle avait surgi.

— Quelle est cette créature horrible ? gémit la jeune fille.

Speideck sentait qu'il aurait dû dire quelque chose de rassurant, mais il resta incapable d'articuler un son. Son cœur cognait dans sa poitrine, et la main dans laquelle il tenait le fuseur était saisie d'un tremblement incontrôlable.

— Cela... cela pourrait être une sorte de robot, parvint-il à dire enfin.

— Si c'est un robot, il est envoyé par les aphiliens, dit Marboo. J'ai toujours craint qu'il y en ait encore et qu'ils finissent par nous repérer.

Speideck ne pouvait pas échapper à l'effet de ces paroles, même si sa raison lui soufflait qu'elles ne reposaient sur rien. Il devait exister quantité d'autres possibilités permettant d'expliquer cette étrange apparition. Mais la peur de l'aphilisme était toujours ancrée au plus profond de leur esprit.

— Il ne bouge plus, constata-t-il. Viens, continuons à avancer.

— Non ! dit-elle d'une voix forte. Fuyons !

— Et Kanube ? Il est peut-être en danger.

Elle baissa la tête.

— Nous devons faire quelque chose, continua Speideck. Cela n'aurait aucun sens de fuir devant cette chose. Si elle a su trouver notre repaire, elle saura également nous retrouver dans n'importe quelle autre cachette.

— Alors, que veux-tu faire ?

Speideck leva son fuseur.

— S'il le faut, je me défendrai !

Speideck entraîna Marboo avec lui vers le côté de la rue où s'élevait la résidence Cheryl.

— Nous allons essayer de pénétrer dans le bâtiment.

— C'est de la folie ! le contredit-elle. C'est comme si nous allions nous jeter volontairement dans la gueule du loup.

Il réfléchit et arriva à la conclusion que cette objection était fondée. La façon dont la singulière créature avait posé sa machine devant la maison rappelait irrésistiblement à Speideck la position d'une sentinelle.

Peut-être pourraient-ils entrer sans encombres dans le bâtiment. La question était seulement de savoir si on les laisserait ressortir quand ils le voudraient.

— Attends-moi ici ! ordonna-t-il à la jeune fille. Je vais aller voir cette chose et essayer de découvrir ce qu'elle est et ce qu'elle projette.

Il n'attendit pas sa réponse et lui lâcha la main. Quand il eut fait quelques pas, il s'aperçut qu'elle le suivait.

♦

À son grand étonnement, Douc Langur vit que les deux indigènes, après s'être brièvement entretenus, avançaient dans la direction du *Fureteur*. De toute évidence, ils étaient décidés à accepter sa proposition implicite de contact.

Satisfait, il fourragea dans sa poche et en tira Logikor.

♦

Speideck vit la créature fouiller dans une boîte ressemblant à un sac pour en extirper un objet miroitant à l'aspect argenté.

« Une arme ! » se dit-il sans réfléchir.

Il braqua son fuseur.

— Speideck !

Le cri était venu du toit de la résidence Cheryl. Speideck leva les yeux et vit Sante Kanube, penché au-dessus du vide.

— Non ! cria encore Kanube.

Mais son avertissement arrivait trop tard. Speideck n'avait pas encore appris à gérer les sentiments, encore inhabituels pour lui, d'un non-aphilien. Il était désorienté. Ses actes étaient influencés par les phobies les plus hétéroclites de son subconscient.

Il avait déjà pointé l'arme radiante vers la créature et il fit feu.

CHAPITRE X

Le glisseur était posé dans une vallée située un peu à l'écart de la route qui reliait El Qatroûn à Mourzouq en passant par le désert du Fezzan. Ces deux villes avaient autrefois appartenu à un état fédéral africain : la Libye. La route avait été soulevée par de puissants mouvements sismiques et ressemblait maintenant à une sorte de digue disloquée.

Depuis qu'Alaska Saedelaere avait été contraint à l'atterrissage, la terre avait déjà tremblé trois fois. Cette région n'était pourtant pas réputée pour sa haute sismicité. Aussi Alaska supposa-t-il que ces secousses inhabituelles étaient causées par le changement de position de la Terre dans l'espace.

En plus des changements climatiques, des modifications géologiques se faisaient également jour, si bien que l'homme masqué redoutait une catastrophe naturelle d'ampleur planétaire.

Le petit chien d'Alaska, qu'il avait baptisé Callibso, semblait flairer instinctivement le danger, car il n'avait pas voulu descendre du glisseur.

L'homme masqué avait travaillé des jours durant pour modifier le véhicule, afin de le rendre pilotable manuellement.

Il se trouvait encore en Amérique du Sud à ce moment. Le glisseur faisait partie de ces modèles qui ne fonctionnaient normalement qu'en liaison avec le réseau central de contrôle de la circulation. Alaska avait démonté son système de pilotage pour le remplacer par un autre, récupéré sur un glisseur de police.

Il avait uniquement laissé le démarreur à sa place, car il ne connaissait pas le code des véhicules utilisés par les services publics.

Comme Alaska l'avait craint, sa modification ne s'était pas avérée être une réussite totale. Déjà, pendant qu'il survolait l'Atlantique, il avait connu des difficultés et il s'en était fallu de peu que sa machine ne s'abîmât dans la mer déchaînée.

Par la suite, le système de pilotage était tombé complètement en panne.

L'homme masqué avait réussi de justesse un atterrissage forcé. À El Qatroûn, il s'était procuré quelques pièces de rechange, grâce auxquelles il espérait pouvoir remédier à ses problèmes.

Il était parvenu à établir une communication par radio avec d'autres personnes, et cela lui avait redonné du courage. Sa conversation avec Sante Kanube, qui se trouvait à Terrania-City, lui avait appris qu'au moins trois autres êtres humains vivaient encore à la surface de la Terre.

À présent, Saedelaere était convaincu que beaucoup d'autres groupes avaient dû survivre à la catastrophe. Tôt ou tard, il les trouverait et les réunirait.

Bizarrement, ces rescapés semblaient ignorer tout autant que lui où l'humanité avait pu disparaître. Cette grande énigme ne pouvait provisoirement pas être résolue.

La présence d'une créature étrangère intelligente à Terrania-City constituait peut-être un premier indice. Alaska ne tenait pas pour invraisemblable que des envoyés d'une puissance étrangère pussent être mêlés à ces événements.

Il travaillait aussi vite qu'il le pouvait, sans négliger pour autant d'apporter le maximum de soin à son ouvrage.

Il piaffait d'impatience à l'idée de pouvoir enfin parler de nouveau avec d'autres personnes.

Accessoirement, il se demandait avec appréhension qui pouvaient être ces étrangers qui s'étaient ouvertement posés à Terrania-City à bord d'un vaisseau spatial.

Il ne pensait pas du tout qu'il était en train d'assister à la fin de la civilisation humaine, mais plutôt à une sorte de transition dont il s'agissait d'élucider les fondements en collectant des informations supplémentaires.

Alaska grimpa dans le glisseur, où Callibso l'accueillit en remuant la queue.

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de toi maintenant, petit, fit-il comprendre au chien. J'ai beaucoup de travail.

Il se demanda s'il devait rallumer le radiocom pour tenter d'obtenir une nouvelle liaison avec Kanube. Mais cela l'aurait obligé à interrompre son travail encore une fois.

Ce qui comptait avant tout désormais, c'était d'atteindre Terrania-City le plus vite possible.

♦

Avec un mélange d'épouvante et d'incrédulité, Douc Langur perçut l'irruption de la douleur, d'abord dans les régions superficielles de son corps, puis de plus en plus profondément en lui.

Il chancela en arrière, et il serait tombé si la paroi extérieure du *Fureteur* n'avait pas retenu sa chute. Un sentiment de panique fusa comme un courant électrique tout le long son corps. Il se sentit saisi de violents tremblements.

Mû davantage par son instinct que par sa raison, il fit glisser Logikor dans l'une de ses poches.

Prenant appui sur un étançon soutenant la coque de son vaisseau, Langur se traîna jusqu'au sas et se laissa simplement tomber à l'intérieur. Puis, il se traîna à l'intérieur du *Fureteur*. Il atteignit le poste de pilotage en rampant. Là, il se releva à la hauteur du siège de pilotage. Sa main griffue s'abattit sur un levier de commande. Le sas se referma.

De façon seulement graduelle, il commençait à assimiler le fait qu'on l'avait attaqué. L'un des indigènes avait voulu le tuer en se servant d'un faisceau énergétique.

Un représentant d'une civilisation avancée ! C'était inconcevable !

Langur enroula tous les organes sensoriels à la surface de son corps et se réfugia un certain temps dans un isolement complet. Ensuite, il fit de nouveau appel à ses capacités de raisonnement.

Il brancha hâtivement les écrans protecteurs du *Fureteur*, car il devait s'attendre à une répétition de l'attaque, avec peut-être une violence encore plus grande.

Juste avant l'éruption du flot énergétique, Langur avait entendu le troisième indigène crier depuis le toit du bâtiment.

Avait-il donné le signal de l'attaque ?

Langur se traîna jusqu'au caisson antigrav de son hexacellule et s'y enferma. Il savait qu'une série de mesures stratégiques aurait été nécessaire à sa sécurité, mais s'il voulait survivre, il devait avant toute chose s'occuper de régénérer son corps, qui venait d'être sévèrement atteint.

Il était parfaitement conscient que le *Fureteur* resterait passivement exposé au danger tant que lui-même se trouverait dans le caisson, mais il n'avait pas le choix. S'il voulait sortir vivant de cette affaire, c'était ainsi qu'il devait agir et pas autrement.

♦

— Espèce de cinglé ! hurla Sante Kanube d'une voix stridente Cessez le feu ! Baissez votre arme !

Il s'était penché tellement loin en avant qu'il faillit presque basculer par-dessus la rambarde.

Speideck s'était campé au milieu de la rue, les jambes écartées. Mais en dépit de sa silhouette impressionnante, il offrait un spectacle plutôt pitoyable en cet instant.

Son bras retomba d'un seul coup, comme si l'arme était soudain devenue trop lourde pour sa main.

— Ramène-le à l'intérieur, Marboo ! cria Kanube. Il ne faut pas qu'il reste dans la rue !

Cette exhortation était inutile, car Speideck avait déjà compris qu'il ne devait pas rester sur place. Le boxeur s'élança en direction de Marboo, et tous deux s'engouffrèrent dans le bâtiment.

Kanube jeta un dernier regard dans la rue. La créature étrangère avait réintégré son vaisseau spatial. Il était impossible de savoir si le tir l'avait touchée mortellement. Peut-être valait-il mieux que l'étranger fût mort, se dit amèrement l'homme corpulent. Car s'il vivait encore, il ne laisserait sûrement pas passer sans réagir cette agression inconsidérée.

Préoccupé par la perspective d'une terrible contre-attaque, Kanube quitta le toit.

Son corps était raidi par le froid et ses poumons le brûlaient à cause de l'air glacé. Il referma violemment la porte du toit derrière lui. Puis, il traversa le hall des expositions et alla jusqu'à la porte de l'ascenseur, devant laquelle il attendit l'arrivée de Speideck et de Marboo.

Marboo fut la première à sortir. En découvrant ses traits pâles et tendus, Kanube oublia les mots grossiers par lesquels il avait projeté d'accueillir Speideck.

— Savez-vous que vous venez de tirer sur une intelligence extraterrestre ? demanda-t-il d'une voix atone. Nous allons probablement tous payer pour cela… de notre vie !

Speideck ne paraissait pas particulièrement conscient de la gravité de son acte.

— Je me suis seulement défendu ! se justifia-t-il. Cette chose brandissait une arme.

— Non, un instrument ! rectifia Kanube. Ce n'était très certainement qu'un instrument.

Il dut admettre *in petto* qu'un homme techniquement et scientifiquement inculte comme Jan Speideck pouvait facilement être conduit à ce genre d'erreur d'appréciation.

En outre, il était absurde de faire maintenant des reproches à son compagnon, car cela ne pouvait rien changer à leur situation.

— Nous verrons bien ce qui va se passer, finit-il par dire. Pendant votre absence, j'ai eu un contact radio avec un homme du nom d'Alaska Saedelaere. Il est en route pour venir ici.

— Alaska Saedelaere ? répéta pensivement Marboo. Je crois avoir déjà lu ce nom-là quelque part... Oui, c'était dans un manuel scolaire édité par le gouvernement aphilien. Si je ne me trompe pas, Alaska Saedelaere faisait partie du premier cercle des fidèles de Perry Rhodan qui ont quitté la Terre en même temps que lui à bord du *Sol*.

— Cela s'est passé voilà 42 ans, fit remarquer Kanube d'un air sceptique. Tu dois faire erreur.

Il repensa alors à une remarque faite par l'homme au masque : " Je n'ai jamais été aphilien. "

— L'homme à qui j'ai parlé portait un masque, les informa Kanube. As-tu lu quelque chose à ce sujet dans ce livre ?

Marboo secoua la tête.

— Un masque ? s'étonna Speideck. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Il me l'a expliqué, mais je n'ai pas compris. C'est en rapport avec quelque chose sur son visage.

— Il va falloir redoubler de prudence, recommanda Speideck. Peut-être que cet homme masqué est de mèche avec la créature en bas dans la rue. Comment savoir si ces étrangers nous veulent du bien ? (Il s'adressa à la fille.) Qu'en penses-tu, Marboo ?

Kanube se sentit piqué au vif en entendant Speideck tutoyer Marboo. Ces deux-là avaient probablement abordé bien des sujets personnels pendant le temps de leur chasse au chat. Kanube leur en aurait presque révélé son intention de quitter les lieux, mais il se ravisa à temps. Le moment aurait été mal choisi pour déclencher de vaines querelles.

— Si c'est Saedelaere, on peut se demander d'où il vient, dit Marboo.

— Je sais ce qu'il faut faire, assura Speideck. Il faut ficher le camp d'ici.

— Non ! le contra immédiatement Kanube. D'abord, prendre la fuite ne nous aiderait en rien. En outre, je veux rester pour attendre l'arrivée de Saedelaere. C'est ici que se trouve l'installation radio grâce à laquelle nous pouvons entrer en contact avec lui.

Ils décidèrent finalement de monter la garde à tour de rôle sur le toit dans le but de guetter l'arrivée de Saedelaere. En faisant cette proposition, Kanube avait avant tout à l'esprit le vaisseau spatial posé en contrebas dans la rue, qu'ils ne pouvaient plus se permettre désormais de quitter des yeux.

— Je prendrai le premier tour de garde, proposa Speideck. Vous êtes complètement gelé.

— D'accord, mais laissez-moi votre arme, lui intima Kanube en tendant la main dans sa direction.

— C'est hors de question, refusa le boxeur. Personne ne peut dire ce qui va se passer dans les minutes qui viennent. Je me sentirai plus en sécurité avec le fuseur.

Kanube laissa échapper un juron. Il ne voulait pas en arriver à une confrontation ouverte avec Speideck, aussi se décida-t-il à un compromis.

— Alors, Marboo pourrait assurer le premier tour de garde.

Les deux autres donnèrent leur accord.

— Que faisons-nous maintenant ? demanda Speideck après que la fille fut montée sur le toit.

— Nous attendons, répondit fermement Kanube. Alaska Saedelaere doit rappeler dès qu'il aura pu redémarrer.

♦

Quand Alaska eut terminé ses réparations, il procéda encore une fois à un contrôle systématique de tous les systèmes. Il savait que le risque était grand d'omettre une source possible de défaillance sur une machine aussi complexe. Si le guidage tombait en panne en plein vol, Alaska pourrait certes toujours se sauver grâce au siège éjectable antigrav, mais le glisseur serait perdu.

— Je crois que nous pouvons prendre le risque, dit-il finalement à Callibso.

Il actionna le démarreur. Le moteur se mit en marche.

Alaska balaya les contrôles du regard. Tout semblait être en ordre de marche. Le Terranien referma la portière et prit place dans le siège de pilotage.

Le départ s'effectua sans incident. La machine gagna rapidement de la hauteur. Elle volait sans à-coups et réagissait impeccablement à toutes les commandes de guidage.

Alaska poussa un soupir de soulagement. Il n'avait pas une confiance totale dans les bricolages qu'il avait dû effectuer sur la machine.

Après avoir déterminé son parcours, il se pencha au-dessus du radiocom. Comme il connaissait déjà la fréquence utilisée par la station de Kanube, il ne lui fut pas difficile d'établir la liaison avec Terrania-City.

Kanube répondit immédiatement. Le poste à la disposition d'Alaska ne comportait pas d'écran, mais il savait qu'à Terrania-City, on pouvait le voir.

— Je suis en route, annonça-t-il à Kanube. Si tout va bien, je serai chez vous dans deux heures à peine.

— *Il s'est passé quelque chose de grave !* (La voix de Kanube avait un ton atterré.) *L'homme qui habite ici avec la fille et moi a tiré sur l'extraterrestre.*

Cette nouvelle frappa Alaska comme un coup de poing. Il retint instinctivement sa respiration.

— *C'était probablement un malentendu*, continua Kanube. *J'ai assisté à toute la scène du haut du toit, mais je n'ai rien pu faire pour l'empêcher. L'étranger avait sorti quelque chose d'une de ses poches. Cela ressemblait à un instrument, mais Speideck l'a pris pour une arme et a ouvert le feu avec son fuseur.*

— Que s'est-il passé ensuite ? questionna Alaska. La créature est-elle morte ?

— *Nous ne le savons pas. Elle s'est retirée dans son vaisseau.*

Alaska s'inquiéta à l'idée terrible que les uniques personnes qu'il avait pu trouver, après des jours entiers de recherches, pussent perdre la vie avant son arrivée à Terrania-City, anéanties par la vengeance d'une intelligence étrangère.

— Cela n'aurait pas dû arriver, dit-il sur un ton acerbe. Maintenant, il faut absolument que vous dominiez votre nervosité.

— *Nous montons la garde sur le toit*, expliqua Kanube. *Nous ne voulons pas manquer votre arrivée. De plus, nous gardons le vaisseau spatial à l'œil.*

L'embarras de Kanube était si évident qu'il fit pitié à Alaska. Qui aurait pu faire des reproches à ces gens ? Depuis leur naissance, ils avaient vécu en aphiliens. Maintenant qu'ils éprouvaient enfin des émotions humaines normales, ils se trouvaient entraînés

dans un tourbillon d'événements dramatiques. On ne pouvait tout simplement pas exiger d'eux qu'ils se comportassent d'emblée correctement.

— Ne faites rien pour l'instant, conseilla Saedelaere à son interlocuteur. Peut-être aurons-nous une autre chance. Si l'étranger vit encore et comprend que cette agression ne se renouvellera pas, il se contrôlera peut-être.

— *Que devons-nous faire s'il nous attaque ?*

— Dans ce cas, essayez de battre en retraite. Vous ne devez en aucun cas tirer encore une fois sur lui.

— *Il pourrait se montrer féroce !*

— Oui, reconnut Alaska. C'est évidemment possible. N'oubliez tout de même pas que vous êtes en position de faiblesse, bien que l'effet de surprise ait joué pour vous. Dès que je serai sur place, je prendrai les choses en main.

— *Ne pouvons-nous vraiment rien faire ?* demanda désespérément Kanube. *Lui envoyer un signal ou quelque chose de ce genre ?*

— Vous êtes trop inexpérimentés. Je suis désolé d'avoir à vous le dire, mais toute initiative de votre part susciterait probablement de nouvelles complications.

— *Naturellement, vous avez raison*, soupira Kanube. (Il changea brusquement de sujet.) *La fille qui est ici croit se souvenir de votre nom. Elle affirme l'avoir lu une fois. C'était en rapport avec Perry Rhodan.*

— C'est exact, confirma Alaska.

— *Le Sol et Perry Rhodan sont-ils rentrés ?*

— Non, répondit l'homme masqué. Je suis seul. Ne me demandez pas de quelle manière je suis arrivé ici, car c'est une histoire trop longue et trop confuse pour que je vous la raconte maintenant.

Kanube dut se satisfaire de cette réponse et il s'abstint de poser d'autres questions.

— Restez près du poste de radio, lui suggéra Alaska. Nous allons maintenir la liaison jusqu'à ce que j'atteigne Terrania-City.

♦

Douc Langur décida de choisir le plus court de tous les programmes de régénération disponibles, car il voulait regagner au plus tôt son poste devant les contrôles du *Fureteur* et mettre en œuvre tous les moyens nécessaires à sa sécurité.

Quand il ouvrit le caisson antigrav, il remarqua qu'il était encore très faible. Pour se remettre de cette blessure, il lui faudrait sans doute une demi-douzaine de traitements semblables. Et même de cette façon, il n'était pas certain de sauver sa vie.

Langur se traîna jusqu'au siège et s'y laissa choir. La coupole de proue du *Fureteur* était demeurée en phase transparente, si bien que l'explorateur pouvait observer dans tous ses détails la façade du bâtiment où s'abritaient ses adversaires.

Car par la force des choses, il devait à présent considérer ces indigènes comme des adversaires.

Ceux-ci ne se montraient plus pour l'instant. Langur s'étonna qu'ils n'aient pas encore attaqué le *Fureteur*. Peut-être avaient-ils d'ailleurs essayé pendant qu'il se reposait, auquel cas l'écran protecteur du vaisseau avait stoppé leur entreprise.

Lorsque Langur se fut assuré qu'aucun des trois étrangers n'était à proximité, il sortit Logikor de sa poche.

Il éprouvait un besoin urgent de discuter de la situation avec l'ordinateur.

— L'un des indigènes m'a gravement blessé avec un faisceau d'énergie, fit-il savoir à la sphère.

— J'avais bien enregistré cet événement.

— Pourquoi m'a-t-il attaqué ? questionna Langur. Cette manière d'agir est incompréhensible de la part d'un représentant d'une civilisation développée.

— Je manque de renseignements, répondit Logikor.

— Ils se sont retranchés dans le bâtiment. Et s'ils attaquaient de nouveau ?

— Cela ne peut pas être exclu.

Langur se dit qu'étant donné les circonstances, le plus raisonnable aurait été de faire redécoller le *Fureteur*.

Jusqu'à présent, il n'avait rencontré que des difficultés sur cette planète. Son devoir d'explorateur lui commandait de demeurer ici. Mais un certain sentiment de malaise le faisait hésiter. Non seulement ses tentatives de contact avaient été ignorées, mais il avait fini par être sérieusement blessé. Dans ces conditions, n'aurait-il pas été justifié d'utiliser les armes du *Fureteur* pour détruire le bâtiment dans lequel se cachaient les indigènes ?

Cette pensée ne le quittait plus.

Il s'en ouvrit à Logikor.

— Pour garantir notre propre sécurité, il n'existe que deux moyens : soit nous nous retirons, soit nous détruisons nos agresseurs, résuma Logikor, dont les conclusions s'avéraient ainsi extrêmement proches de celles de Langur.

L'explorateur mit le système d'armement sous tension et effectua les réglages.

Comme il s'était éloigné de sa mission d'origine ! Un explorateur de l'Impératrice de Therm, chargé seulement de travaux de mesures statistiques, était sur le point d'entamer une guerre contre les membres d'une civilisation étrangère !

Ses mains griffues s'écartèrent des commandes d'armement.

— Non ! il y a déjà eu suffisamment de malheurs ! dit-il avec une soudaine résolution. Et je suis trop affaibli. Nous allons quitter ce monde, Logikor.

— Entendu, dit simplement l'ordinateur.

Dès qu'ils auraient regagné l'espace, Langur avait l'intention de brancher le pilote automatique et de s'accorder un autre traitement régénérateur dans le caisson antigrav.

Mais tandis qu'il effectuait les préparatifs de décollage, il fut tout à coup interrompu par l'irruption d'une nouvelle impulsion de détection. Il se tourna sur son siège pour faire face à la deuxième colonne de ses instruments et effleura quelques touches luminescentes. Aussitôt, les écrans du système de détection s'allumèrent. L'ordinateur de bord tria les impulsions reçues pour former un modèle reconnaissable et les projeta à l'image.

— Un appareil volant ! laissa échapper Langur.

Sa surprise était totale, car depuis son arrivée sur cette planète, c'était la première fois qu'il obtenait un écho de ce type.

Si l'ensemble des installations techniques de ce monde avait fonctionné, ce repérage n'aurait sans doute pas été possible, car les faibles impulsions de la machine auraient été totalement masquées.

Langur oublia sa blessure.

— Localisation ! s'exclama-t-il. Logikor, nous retardons notre départ jusqu'à ce que nous sachions ce qui se passe.

Comme toujours, Logikor envisagea la possibilité la plus défavorable.

— Il pourrait s'agir d'un missile téléguidé envoyé pour détruire le *Fureteur* !

— J'en doute, le contredit Langur. Sa trajectoire est trop irrégulière. De plus, cet objet est trop volumineux. Si le *Fureteur* était vraiment l'objectif d'une attaque, ces agresseurs inconnus devraient s'attendre à détruire aussi le bâtiment et leurs propres congénères.

Tout en prononçant ces paroles, il était conscient que sa supposition impliquait un nombre immense de présupposés invérifiables. Comment pouvait-il savoir si un engin téléguidé construit sur cette planète se comportait de la façon attendue par un explorateur de l'Impératrice du Therm ? Était-il en droit de supposer que les indigènes possédaient une mentalité leur interdisant de mettre en danger des membres de leur propre espèce dans une attaque de ce genre ?

Avant qu'il n'ait pu réfléchir plus avant à ces questions, les détecteurs ultrasensibles du *Fureteur* avaient saisi avec précision l'objet qui suscitait son intérêt et avaient basculé en mode longue distance. Pour la première fois, Langur distingua nettement la silhouette de l'appareil volant. Avec soulagement, il constata qu'il ne s'agissait vraisemblablement pas d'une arme. Trop de détails indiquaient le contraire. Langur supposa qu'il s'agissait plutôt d'un moyen de transport.

Il présuma que cet appareil venait recueillir les indigènes réfugiés à l'intérieur du bâtiment devant lequel s'était posé le *Fureteur*. On pouvait aussi penser qu'il leur apportait des renforts.

L'appareil survolait à ce moment l'un des arrondissements périphériques de la grande cité. Langur fut surpris quand il s'aperçut que la machine amorçait son atterrissage. Elle perdit rapidement de l'altitude et s'effaça de ses écrans.

Les impulsions qu'elle émettait s'éteignirent, ce qui signifiait indubitablement que son propulseur était arrêté.

L'explorateur s'était si naturellement attendu à voir l'appareil atterrir à proximité immédiate du *Fureteur* que cette divergence avec ses prévisions ne fit qu'augmenter son inquiétude.

« Tout ce qui ne peut pas être expliqué doit servir de point d'appui à la réflexion », se remémora Langur en citant mentalement une antique règle technique des explorateurs. Il s'étonnait toujours que de telles maximes lui revinssent à l'esprit assez facilement, alors que ses souvenirs restaient déficients sur des questions aussi cruciales que celles de son origine et de son identité.

— C'est étrange, confia-t-il au calculateur sphérique. J'étais convaincu qu'il existait un rapport entre cet appareil inconnu et les indigènes cachés dans la maison.

— C'est une probabilité qui demeure, répondit Logikor. Nous ne pouvons seulement pas la vérifier.

♦

Alaska Saedelaere avait une double raison pour ne pas se poser trop près de la résidence Cheryl : d'une part, il s'attendait à être repéré, et il ne voulait pas déclencher une réaction trop précipitée ; d'autre part, il voulait se procurer une traductrice avant d'entrer en contact avec l'être inconnu.

Et pour trouver un appareil de ce type, sa seule chance résidait dans Empire-Alpha.

Après avoir atterri, il joignit Kanube par radio et lui expliqua ses intentions.

— *Cela va encore vous retarder*, objecta l'homme d'une voix soucieuse depuis la résidence Cheryl.

— Je comprends votre inquiétude, lui répondit Alaska. Mais il ne faut rien brusquer. Une seule erreur, même minime, peut interdire définitivement toute prise de contact. Rappelez-vous que les guerres les plus inexpiables ont éclaté parce que les partis en présence se montraient incapables de comprendre le point de vue de l'interlocuteur. Je n'en aurai pas pour longtemps. Je descends dès maintenant.

Il coupa la radio et ordonna au petit chien de l'attendre dans le glisseur.

Alaska était heureux de pouvoir à nouveau déployer une certaine activité, car cela le distrayait de ses sombres pensées. Il avait été ébranlé par le spectacle de cette immense cité, complètement vidée de ses habitants et présentant de nombreux signes de délabrement. Il s'était imaginé jusque-là que tout serait différent à Terrania-City, même si les descriptions de Kanube ne pouvaient lui laisser de doute à ce sujet.

Les signes les plus flagrants qu'il avait découverts de la désolation régnant dans la ville étaient les vastes pistes d'atterrissage de l'astroport, totalement désertes, et la vision d'Empire-Alpha, jadis le centre nerveux de l'Empire solaire, désormais sans protection car privé de son écran énergétique hémisphérique.

Auparavant, il aurait été impensable qu'un glisseur pût simplement atterrir à la surface de cette centrale.

« Cette décadence a probablement commencé bien longtemps avant la disparition de l'humanité », songea Alaska avec mélancolie. « En fait, dès l'époque où l'effet Waringer du soleil Médaillon a transformé les gens en aphiliens. »

Alaska put s'introduire sans encombre à l'intérieur d'Empire-Alpha. Le seul bruit audible était le souffle du vent, qui s'insinuait par les issues restées ouvertes à la surface. Alaska était décidé à compléter son équipement par une tenue chauffante, car au sein de la ville morte régnaient des températures hiémales.

Il était intrigué par le fait que Kanube ne lui avait soufflé mot à ce sujet. Mais les membres de son petit groupe s'étaient probablement adaptés depuis longtemps à ce nouveau climat, auquel ils ne devaient plus vraiment prêter attention.

Comme Alaska l'avait supposé, les transmetteurs, les puits antigravs et les bandes de transport de la centrale étaient tous en panne. Partout, des glisseurs stationnés indiquaient que le réseau de circulation ne fonctionnait plus, si bien qu'il n'eut pas d'autre choix que de progresser à pied.

Il était assez souvent venu ici autrefois. Et comme la suprématie du gouvernement aphilien n'avait pratiquement entraîné aucune transformation des lieux, il put s'orienter facilement.

La chance, qui ne l'avait pas particulièrement favorisé durant ces derniers jours, fut cette fois de son côté. Dans un petit entrepôt, il découvrit parmi d'autres accessoires un générateur antigrav, un désintégrateur et un paralyseur.

À l'aide du générateur antigrav, Alaska put progresser plus vite. Il plana directement dans la direction du grand entrepôt où l'on stockait les pièces d'équipement destinées aux agents de la Défense solaire. Il espérait que là non plus, rien n'aurait changé au cours des 42 années écoulées.

Il atteignit son objectif peu de temps après. Il dut détruire la serrure au moyen du désintégrateur, car il ne possédait pas l'émetteur de code nécessaire à son ouverture.

Il éclaira les couloirs avec le faisceau de la lampe dont il se servait depuis son entrée dans la partie souterraine de la centrale.

Il respira en découvrant les matériels entreposés. Il trouverait là tout ce qui lui était indispensable.

Mais sur l'instant, il ne s'équipa que du strict nécessaire, car il ne voulait pas perdre trop de temps. Plus tard, si on parvenait à résoudre le problème posé par l'étranger, il pourrait revenir ici et se procurer tout ce dont lui et les autres survivants de Terrania-City pourraient avoir besoin.

Il enfila une combinaison thermique et attacha une traductrice à son ceinturon. En complément, il sélectionna encore un communicateur de poignet. Il régla ce dernier sur le canal dont il s'était déjà servi pour parler avec Kanube.

La liaison s'établit immédiatement.

— J'ai trouvé tout ce qu'il me faut, annonça Alaska à l'Africain. Maintenant, je prends la direction de votre résidence.

Comme il possédait à présent un générateur antigrav, il n'avait plus besoin de reprendre le glisseur pour atteindre son but. Cet appareil individuel le transporterait presque aussi vite, et certainement avec beaucoup moins de risques.

Callibso était habitué à la solitude. Il se passerait sans doute bien de son maître pour un certain temps.

Quand l'homme masqué quitta Empire-Alpha, le crépuscule tombait déjà. L'air était devenu sensiblement plus froid, mais cela ne gêna pas Alaska qui s'était enveloppé de son vêtement protecteur. Il s'éloigna sans attendre, tout en renseignant Kanube par radio à intervalles réguliers sur sa progression.

Peu de temps après, il distingua les lueurs du feu allumé sur le toit de la résidence Cheryl.

CHAPITRE XI

Alors que le mouvement de rotation propre de la planète étrangère faisait entrer cette région dans la nuit, un autre indigène fit son apparition dans la rue. Langur arrivait encore à le distinguer de façon reconnaissable.

L'explorateur fit instinctivement volte-face sur son siège, pour se placer devant le poste de tir.

Mais la créature, plongée dans la pénombre, s'arrêta entre les rangées de bâtiments. Elle se replia sur elle-même, comme si elle voulait montrer qu'elle adoptait une position de repos.

Langur l'observait avec la plus grande attention.

L'inconnu ne bougeait plus. Ni la nuit tombante, ni la proximité du *Fureteur* ne semblaient l'impressionner. Pour l'explorateur, il ne faisait plus aucun doute qu'un rapport existait entre cette créature et ses congénères abrités dans le bâtiment.

Du temps passa. Alors que l'obscurité était devenue presque complète, l'indigène nouveau venu n'avait toujours pas quitté sa place.

Il semblait attendre.

— Les indigènes ont peut-être changé d'avis, dit l'explorateur à Logikor. Est-il envisageable qu'ils se sentent prêts à une prise de contact ?

— On peut aussi penser que cette créature veut entrer en contact avec ses congénères et attend de les voir sortir du bâtiment, suggéra l'ordinateur.

C'était sans doute exact.

Langur sentait ses forces décliner de plus en plus. Il devait absolument subir une deuxième séance dans le caisson antigrav pour soigner sa blessure, faute de quoi il mourrait.

« Justement maintenant ! » pensa-t-il avec irritation.

Il alla se placer dans le caisson. L'unique pensée qui le préoccupait était de savoir si l'étranger solitaire serait encore accroupi dans la rue quand lui-même ressortirait du régénérateur.

♦

La patience d'Alaska était mise à rude épreuve.

— J'ai l'impression qu'il ne reste plus personne en vie dans ce vaisseau spatial, annonça-t-il par radio aux trois réfugiés de la résidence Cheryl. Le coup de feu de Speideck a dû être mortel.

Cette crainte, la solitude et l'obscurité de cette artère autrefois si animée, combinées à toutes les autres circonstances, firent brusquement virer l'humeur confiante d'Alaska.

Dans cette ville frappée par le destin, tous les événements semblaient suivre un cours négatif.

— *Pourquoi ne venez-vous pas avec nous dans l'immeuble ?* demanda Kanube. *Nous avons tous hâte de pouvoir vous saluer.* (Il s'éclaircit la gorge). *Naturellement, nous espérons aussi pouvoir profiter de votre expérience.*

— Avez-vous déjà échafaudé des projets ? voulut savoir Saedelaere.

— *À vrai dire, nous avons plus ou moins vécu au jour le jour*, dut admettre Kanube. *Il serait sans doute salutaire de donner un but précis à notre groupe.*

— Nous pouvons en discuter pendant que je reste à attendre ici dans la rue, proposa l'homme masqué. À mon avis, la réalisation de notre objectif doit englober quatre points principaux.

» *Primo* : déterminer l'emplacement actuel la Terre.

» *Secundo* : découvrir où sont passées les vingt milliards de personnes disparues.

» *Tertio* : rassembler tous les individus encore vivants de la planète.

» Et *quarto* : réactiver Nathan.

— *Je ne pense pas qu'une tâche de cette ampleur puisse être accomplie par seulement quatre personnes*, soupira Kanube

Saedelaere devait bien reconnaître qu'il s'était fixé des buts grandioses et difficilement atteignables. Mais aspirer à leur accomplissement était nécessaire pour ne pas perdre courage.

— J'ai vérifié qu'à Empire-Alpha, nous pourrons disposer d'une large quantité de matériels en excellente condition, expliqua-t-il à ses interlocuteurs. Vous admettrez que cela peut changer notre situation à bien des égards.

— *Nous parlons comme si le problème posé par cet étranger n'existait pas*, souligna Kanube d'une voix préoccupée.

— Même dans les pires circonstances, l'Homme se doit de chercher des solutions, dit Alaska.

Avant qu'il pût continuer, une lueur éclaira le vaisseau spatial inconnu. Alaska tressaillit malgré lui en voyant qu'une écoutille s'était ouverte sous le ventre de l'appareil. La lumière tombait par l'ouverture.

— Je crois que quelqu'un va descendre ! annonça-t-il le souffle court.

— *Au nom du Ciel, soyez prudent !* le conjura Kanube.

— Vous pouvez y compter, le rassura Alaska.

Au centre de l'accès ouvert sous le vaisseau spatial se dessina une créature étrangère. Son corps n'était visible que comme une silhouette, découpée par la lumière brillante émise depuis l'intérieur de l'appareil. Mais ce spectacle à lui seul contraignit Alaska à fermer les yeux l'espace d'un instant.

« Mon Dieu ! » se dit-il. Dans ces conditions, il n'y avait rien d'étonnant à ce que les nerfs de Speideck aient lâché et qu'il ait tiré. Si Speideck ne possédait aucune expérience du contact avec les créatures extraterrestres (et c'était le cas d'après Kanube), une vision aussi inconcevable devait lui avoir causé un choc sévère. Même Alaska, qui avait déjà côtoyé des milliers de formes d'existence différentes, se sentit ébranlé.

Il ne perdit cependant pas le contrôle de lui-même, mais redoubla d'attention en attendant de voir ce que l'étranger allait faire.

♦

Le deuxième traitement avait donné des résultats sensiblement meilleurs que le premier. Langur se sentait maintenant assez assuré pour traverser sans soutien la cabine du *Fureteur* jusqu'à la sortie. Il vit que l'indigène était toujours accroupi dans la rue.

— Je crois qu'il m'attend, dit-il à Logikor. S'il avait voulu voir ses congénères, il serait allé les rejoindre depuis longtemps.

— Cette assertion ne repose sur rien, le rabroua l'ordinateur.

— Je veux saisir cette chance tant qu'elle existe encore, continua Langur sans écouter Logikor. J'ai pris tant de risques que je veux aboutir à un succès. De toute façon, je porterai un écran de protection individuel pour sortir.

— C'est tout de même trop dangereux ! le mit en garde la sphère.

— Objection rejetée ! trancha l'explorateur.

Le silence retomba. Langur compléta son équipement et brancha l'écran protecteur. Naturellement, celui-ci ne pourrait pas le protéger contre une attaque énergétique massive. Mais même dans cette éventualité, Langur pouvait espérer regagner le *Fureteur* sans recevoir de blessures supplémentaires.

Après avoir effectué tous ses préparatifs, il ouvrit le sas et sortit sans hésiter à l'air libre.

Ses organes sensoriels perçurent la présence de l'indigène dans tous ses détails, malgré l'obscurité régnante. Langur était persuadé d'être lui-même observé avec une égale attention.

Il demeura un certain temps au pied du sas ouvert. Il ne voulait susciter aucune réaction brutale. Il ne disposait cependant pas d'un temps illimité, car sa blessure le faisait encore souffrir et les efforts qu'il consentait le contraindraient à se rendre plus tôt que prévu dans le caisson pour subir le troisième traitement.

À peu près à l'instant où Langur se décidait à se mettre en marche lentement pour aller à la rencontre de l'indigène, celui-ci quitta sa position accroupie avec un luxe de précautions et se redressa.

♦

Speideck ne supportait plus l'attente dans le hall des expositions et était monté sur le toit pour observer la scène de plus haut. Comme il n'avait rien pu distinguer à cause de l'obscurité, il était de retour quelques instants plus tard auprès des deux autres.

— Si seulement nous savions qui se passe là-bas, dit-il sur un ton anxieux. Je donnerais cher pour pouvoir y être !

— Il faut attendre qu'Alaska Saedelaere nous fasse son rapport, répondit Sante Kanube, bien que lui-même se sentît tout aussi impatient.

Il avait le sentiment qu'au cours de ces dernières heures, des changements décisifs étaient intervenus. Cette impression était difficile à justifier, mais Kanube se fiait toujours à ses intuitions. À partir de maintenant, tout serait différent.

Les objectifs qu'Alaska Saedelaere leur avait fixés rendaient un sens à leurs existences, même si l'on pouvait se demander si un seul d'entre eux serait atteint au cours de leur vie.

— Cet homme va apporter un bouleversement total dans nos vies, dit Marboo, comme si elle avait deviné les pensées de l'inventeur. Il sait exactement ce qu'il veut.

Kanube s'adressa à la fille et à Speideck.

— Ce matin, j'ai failli commettre une erreur irréparable, leur avoua-t-il. Il est important que vous le sachiez, car je ne voudrais pas qu'à l'avenir, il reste un non-dit entre nous.

Speideck baissa les yeux sur les équipements de Kanube.

— Vous alliez nous quitter ?

— Oui, reconnut Kanube.

— Nous n'en parlerons plus jamais, proposa Marboo. Et puisque nous y sommes, je voudrais vous dire que je considère chacun de vous deux comme un ami. D'autres types de relations ne sont pas envisageables pour l'instant.

— Je perds donc le combat, dit Speideck, l'air embarrassé.

— Cette défaite est pour nous deux, ajouta Kanube, qui se sentait soulagé.

Leur conversation fut interrompue par un craquement de la radio.

— Saedelaere ! s'écria Kanube, soudain alarmé.

Aussitôt, la voix caractéristique de l'homme masqué tomba du haut-parleur.

— *Il n'y a plus aucun danger*, annonça Alaska Saedelaere. *Tout malentendu est dissipé. Vous pouvez tous sortir.*

— Quoi ? laissa échapper Kanube. Qu'est-ce que ça veut dire ? Avez-vous pris contact ?

— *Cela veut dire que notre groupe compte désormais cinq membres*, répondit Alaska Saedelaere.

— Comment ? (Kanube regarda Speideck et Marboo avec incrédulité.) Mais qui est donc cet étranger ?

Il entendit le rire léger d'Alaska.

— *Je ne saurais pas encore vous le dire exactement. Mais quoi qu'il en soit, il est désormais notre ami.*

FIN

L'Univers de

Quelque part, dans une région éloignée de l'Univers située à l'écart de toutes les routes où se sont jamais aventurés les vaisseaux spatiaux terraniens, la Terre, berceau de l'humanité, a refait son apparition.
La traversée du Gouffre n'a pas significativement ébranlé la planète, non plus que ses compagnons. Le soleil Médaillon, le monde de Château-Goshmos et la Terre avec sa lune constituent ensemble le même système qu'auparavant, dans le Maelström d'Étoiles.

Après Nathan : le chaos

La transition par le Gouffre a concerné quatre corps célestes au total, mais rien n'a changé dans les relations géométriques de l'un à l'autre. Comme on peut s'en douter, les seuls changements palpables se sont produits sur la Terre. L'un de ces changements est d'une importance majeure : à quelques rares exceptions près, les milliards de personnes qui peuplaient la planète jusqu'au moment de son entrée dans le Gouffre ont complètement disparu... et disparu à un point tel que même leurs corps sont introuvables !
Un second changement, dont on aimerait supposer au premier abord qu'il ne produira aucune conséquence dramatique, concerne Nathan, l'ordinateur géant installé sur la Lune, qui a cessé de fonctionner juste avant l'entrée dans le Gouffre.
Un voile de mystère recouvre la disparition des Hommes. On sait que l'Immortel est intervenu dans le cours des événements, mais cela ne va pas plus loin. Les quelques individus qui rassemblent leurs pensées et leurs biens sur la Terre dévastée, tentant tant bien que mal de s'orienter, sont confrontés à une énigme d'une telle ampleur que leur esprit, déjà bien mis à mal, ne peut que se rebeller.
Les effets du second changement, à savoir la défaillance de l'ordinateur Nathan, leur sont au contraire directement perceptibles, jusque dans leur chair. Il n'y a aucun mystère sur ce plan : les conséquences en sont immédiatement visibles.

C'est seulement maintenant que l'on prend conscience à quel point la vie quotidienne, sur toute l'étendue du monde natal de l'humanité, dépendait du contrôle d'un superordinateur. Tous ceux qui avaient cru jusque-là que la vie sur Terre dépendait peu du fait que Nathan fonctionnât ou pas reconnaissent maintenant leur erreur : de Nathan dépendait le contrôle central des industries automatisées ; Nathan réglait les réseaux de circulation planétaires ; Nathan contrôlait aussi la météo.
Certes, les deux premières fonctions susnommées peuvent aussi être assurées (on y avait veillé lors de la planification) par des ordinateurs délocalisés sur la Terre. En fait, ces derniers accomplissaient le plus gros du travail, Nathan se chargeant seulement de la coordination des différents systèmes. Il aurait été parfaitement possible de découpler les ordinateurs terrestres de Nathan pour leur faire effectuer leur tâche de façon indépendante. Toutefois, une procé-

dure très précise aurait été nécessaire pour réaliser cette opération, et cette procédure n'a pas été observée au milieu des troubles qui ont précédé la chute dans le Gouffre. En conséquence, les ordinateurs délocalisés ont eux aussi cessé de fonctionner lorsque Nathan s'est déconnecté sans crier gare.

Mais c'est dans le domaine du contrôle climatique que Nathan jouait un rôle central et primordial. Le problème consistant à réguler le climat d'une planète selon le désir de ses habitants est tout simplement trop complexe pour qu'il puisse être maîtrisé par le premier ordinateur venu. Le besoin d'un contrôle du climat à l'échelle planétaire était apparu pour la première fois durant ces années du troisième millénaire où d'une part, la population de la Terre s'était mise à augmenter brutalement, et où d'autre part, l'Homme avait commencé à développer et à maîtriser des méthodes de contrôle technique du climat. L'implantation du contrôle climatique demanda des développements de longue haleine, s'étendant sur plusieurs siècles. Car le climat naturel d'une planète est un équilibre sensible, et toute tentative pour le modifier radicalement dans un délai trop bref entraînerait des catastrophes météorologiques d'une ampleur effroyable.

Les ingénieurs climaticiens étaient conscients de ce danger et agirent par conséquent avec prudence. Ils réalisèrent leurs objectifs de façon très progressive. La Terre (mais aussi plusieurs autres mondes de l'Empire solaire) se changea en une sorte de paradis. Le but du contrôle climatique n'avait jamais été de procurer le maximum de lumière et de chaleur aux particuliers. Il visait en premier lieu à prévenir les tempêtes dangereuses (ouragans et typhons), et à procurer par ailleurs aux régions de la Terre dont l'économie dépendait encore de l'agriculture des conditions météorologiques assurant les meilleurs rendements.

Ce qui a été dit pour l'établissement du contrôle climatique vaut également pour sa suppression. L'Homme avait mis des centaines d'années pour prendre en main le contrôle du climat de sa planète natale... ou plus exactement le faire gérer par un ordinateur. Pour retourner à l'état naturel des choses, le processus aurait dû se dérouler tout aussi lentement et prudemment que la mise en place du contrôle climatique.

La fébrilité des dernières années ayant précédé la chute de la Terre dans le Gouffre ne permit pas de mettre en place un tel processus. Longtemps, on supposa que la transition par le Gouffre signifierait la fin de la planète, et la question de la déconnection du contrôle climatique ne se posa même pas.

Les choses ne se passèrent cependant pas comme prévu. La Terre continue à exister... mais Nathan a cessé de réguler le climat. On doit tenir compte du fait que le grand ordinateur s'attendait probablement à la disparition de l'ensemble de la population terrestre, ce qui faisait perdre toute utilité au contrôle climatique. Quoi qu'il en soit, la surface de la Terre est devenue très inhospitalière.

Il ne fait aucun doute qu'un jour, le climat se stabilisera à nouveau sur sa position d'équilibre naturelle. Mais d'ici là, les rares survivants de la Terre ne sont pas au bout de leur peine.

L'enveloppe atmosphérique de la Terre se souvient des forces originelles qui l'habitent. Quiconque erre ces temps-ci à la surface de la Terre doit bien y prendre garde.